LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

N° 5. — MAI 1905

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 5

De l'Idée de Justice et de son développement dans l'histoire (*suite*), par Ed. Grimard. 257

La Pensée, par Léon Denis. 268

Glanes et Brindilles (*suite*), par Mme Diane Marest. 273

L'Expérience personnelle de Mme d'Espérance (*suite*). Traduction de M. le professeur Moutonnier. 276

Lettres Spirites (*1er article*), par M. S. Henriquet. 282

Causeries sur l'Évolution de l'Idée religieuse (*suite*), par Senex. . . . 287

Bibliographie. — Nos forces et leur utilisation. — Etude sur l'ouvrage de Prentice Mulford, par Rouxel 296

Etude sur le spiritisme (*suite*), par A. Marion, Président de la cour d'appel d'Alger. — (Œuvre posthume) 301

La Mort n'existe pas (*suite*), par Mme Florence Marryat. 304

Remerciements. P. L. 319

Note de la Rédaction. 319

Le Médium Rouge. — Mme Louise Bellet chez « Bonne Maman ». Compte-rendu de la séance du 11 avril qui sera reproduit *in extenso* dans le numéro de juin, par J. O. 320

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 46 premières années, 1858 à 1903, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 47e année 1904, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume Prix spécial pour la collection entière

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

DERNIER AVIS

Nous prévenons nos abonnés qui n'ont pas encore réglé leur abonnement pour 1905, que nous chargeons la poste des recouvrements et nous les prions de faire bon accueil à la quittance qui leur sera présentée dans le courant du présent mois.

Mais, pour éviter des frais, il serait préférable de nous envoyer, soit un mandat-poste, soit un chèque, même des timbres-poste français de 0 fr. 25 à 1 fr.

VIENT DE PARAITRE

La MORT, l'AU-DELA et la VIE dans l'AU-DELA

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par Mme Agathe Hœmmerlé ; introduction par le colonel de Rochas. — *1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait.* **Prix : 3 fr. 50.**

La Personnalité Humaine, sa Survivance,

ses Manifestations Supranormales.

Par F. W. H. Myers,

Traduit par le Dr S. Jankélévitch. *1 vol. in-8°, broché.* **Prix : 7 fr. 50**

MON CHEMIN DE DAMAS

Par Jean Rouxel

Une brochure in-16 sur beau papier

Prix : 0 fr. 60

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie..... 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures..... 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue..... 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION..... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme..... 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental..... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte..... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes..... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite..... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable..... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé..... 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*..... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8°..... 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**..... franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**..... 0 fr. 50

E. JOLLIVET-CASTELLOT. — **La Science alchimique.** Ouvrage orné de nombreuses gravures..... 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1905, abondamment (50 figures) contient les 22 lames du Tarot des Bohémiens. 1 fr. franco 1 fr. 25

NŒGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore (1)..... 4 fr. 50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour avec le printemps.

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT..... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir..... 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig..... 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages..... 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste..... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte..... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)..... 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**..... 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé..... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XX^e siècle..... 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**..... 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques..... 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève..... 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX) ..... 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE et SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé..... 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris..... 2 fr.50

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure..... 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse M^me Schultz, un vol. in-16 de 108 pages..... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien.** Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages..... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages..... 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire,** œuvre d'un érudit, broché..... 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée,** nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé..... 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience,** *du règne minéral aux règnes humain et surhumain.* 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX.— **Comment? Pourquoi?** *Révélations.* 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits,** *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages..... 5 fr.

SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1er fascicule) par MUHAMMAD ADIL. 1 vol. in-12 broché..... 3 fr. 50.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme.** La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille)..... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)..... 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique,** traduit de l'Italien..... 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible;** contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

SAINTEAU (Fernand) : **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage..... 7 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant: Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien,** son origine et sa signification (traduit de l'anglais)..... 1 fr. 50

L'ABBÉ JULIO: **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix..... 12 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures..... 3 fr.50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio,** 4 gr. 3 fr.50

FABRE DES ESSARTS : **L'abbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... ..... 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé)..... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte,** mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VICTOR DUEZ : **Fausses Doctrines et Croyances vraies.** 0 fr. 50

Occasions

BILZ : Nouvelle méthode pour guérir les maladies. La nouvelle médication naturelle. Ouvrage couronné. 1 vol. gr. in 8° de plus de 2.000 pages, avec 720 figures dans le texte, un grand nombre de planches en couleurs et plusieurs modèles démontables du corps humain et de ses organes. — Relié.... 15 fr.

— THE INDIAN EMPIRE : Histoire, topographie, climat, religion, éducation, etc., 3 volumes in-4°. Nombreuses vues topographiques, tirées à part, par les principaux artistes graveurs, par R. Montgomery-Martin..... 30 fr.

SAR PÉLADAN : Théâtre de la Rose-Croix : — La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux ; gr. in-8° de 165 pages sur papier de luxe..... 3 fr.

— Le Prince de Byzance, drame romanesque en cinq actes..... .... 3 fr.

M. N. BOUILLET : Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts. Grand in-8°, belle reliure d'éditeur, franco..... 11 fr.

MM. LARIVE ET FLEURY : Dictionnaire français illustré des mots et des choses, 18 séries de 160 pages chacune, grand in-4° de 5 francs la série, laissées à..... 40 fr.

Années 1894 à 1901 de la Revue de cuisine pratique « Le Gourmet ». 7 vol. in-4°..... 20 fr.

ALFRED LOISY : **L'Evangile et l'Eglise**, 2e édition augmentée ; ouvrage mis à l'index par le cardinal archevêque de Paris, rare..... 15 fr.

— **Autour d'un petit livre**.. — ..... 6 fr.

BOULES DE CRISTAL

POUR MÉDIUMS VOYANTS

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite.
Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Edition d'une carte postale en simili-gravure, d'après un des meilleurs portraits du Maître

Par unité, 0 fr. 10 ; par douze, 1 fr. ; par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. ; par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

AVIS. — Le Plateau alphabétique, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat-poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

VINS DE BORDEAUX

Tout premier choix
recommandés aux lecteurs de la *Revue*,
pour lesquels il sera fait des prix spéciaux.

S'adresser à M. L. GACON (Gendre de Mme P.-G. LEYMARIE)
propriétaire à VILLENAVE DE RIONS, par LANGOIRAN (Gironde)

Rouge . . . . . 150 francs la pièce de 228 litres.
Blanc. . . . . 200 francs — —
(Pris à Bordeaux, frais de transport et de congé à la charge du destinataire

On livrera par 1/2 et 1/4 de pièce.

La Revue recevra les commandes et les transmettra aussitôt à la propriété.

La Paix et le Désarmement par les Femmes

Association fondée à Paris en 1899.

Autorisée en 1900 par le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur sur l'avis du Ministre des Affaires Étrangères et du Préfet de Police.

Œuvre Humanitaire et Universelle

sans distinction de Religions, d'Opinions politiques, ni de Nationalités.

PRÉSIDENTE FONDATRICE

Mme CAMILLE FLAMMARION

Officier de l'Instruction publique

Art. 5 des statuts : La cotisation annuelle est facultative et doit être envoyée AU SIÈGE SOCIAL, à la Trésorière, ou à la Présidente de l'Association, « LA PAIX ET LE DÉSARMEMENT PAR LES FEMMES », 16, rue Cassini, à Paris.

Médaille d'or à l'Exposition internationale de Paris, 1900

LA SANTÉ RENDUE A TOUS

NÉVRALGIES

MIGRAINES, NEURASTHÉNIE et toutes MALADIES NERVEUSES, *Guérison certaine* par les PILULES ANTINÉVRALGIQUES du D^r CRONIER

PRIX : 3 fr. LA BOÎTE avec Notice. *Franco poste.*

Dépôt : SCHMITT, Phien, 75, Rue La Boëtie, PARIS.
ET TOUTES PHARMACIES. S, FRANCE ET ÉTRANGER.

Les pilules antinévralgiques du D^r Cronier sont très recommandées

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Au nombre de ceux et celles à qui sa main droite savait donner si délicatement sans que sa main gauche le sût jamais, se trouvait une septuagénaire. Mme Veuve L. Roggiero, 8, rue Saint-Louis, à Pantin (Seine), retenue dans sa mansarde par la vieillesse, la maladie, et, bien souvent par la faim. Nous prions nos frères et sœurs de vouloir bien lui faire parvenir en timbres-poste le peu que chacun voudra lui donner et nous leur transmettons d'avance les remerciements de cette digne femme.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme Lay-Fonvielle, 26, rue d'Eylau. — Voyante.

Mme Bardélia, 81, boulevard de Courcelles. — Typtologie et écriture.

Mme Pontet, 4, avenue de Clichy. — Intuition.

Mlle Rodière, 157, faubourg Saint-Honoré. — Typtologie.

Mme Lorenza, 21, rue de la Condamine. — Voyance. Somnambulisme.

Mme Bovery, 1, rue Labie. — Voyante.

La *Revue* transmettra à tel de ces médiums les demandes de consultations qui lui parviendraient. Les médiums adresseront leurs réponses aux intéressés.

Plusieurs médiums guérisseurs se sont fait inscrire dans nos bureaux. Suivant les cas nous transmettrons au médium spécialiste les demandes qui nous parviendront.

M. J. Ouiste, secrétaire de la Rédaction, est chargé de répondre aux personnes en peine de trouver ou de choisir les ouvrages traitant de spiritisme, magnétisme, hypnotisme: il conseille les abonnés de la *Revue* sur certains points relatifs à ces sciences et donnera son avis chaque fois qu'un malade voudra bien lui expliquer son cas.

Guérisons par la médiumnité.

Mme Herbert, *médium guérisseur*, demeurant chez Mme Kurt, 25, rue de Lille, se tient à la disposition des personnes qui sont abandonnées par les médecins. Elle guérit principalement les paralysies, les cancers, l'épilepsie et les blessures. Cependant, elle soigne aussi les autres maladies et a obtenu de très nombreuses guérisons. Elle ressent les maladies aussitôt qu'elle est en contact avec les personnes souffrantes. *Au besoin, elle voyagerait pour se rendre auprès des personnes qui ne pourraient pas se déplacer.*

M. Sylvain Albert reçoit tous les jours de 1 heure à 3 heures ; peut aussi soigner à distance, 157, boulevard de la Villette.

M. Majewski, magnétiseur-masseur, diplômé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, les *mardi, mercredi, vendredi* et *samedi*. Clinique même adresse les *lundi* et *jeudi* de 8 heures à midi.

Mme Mathias, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

M. Violette, 14, rue Pétion. Tous les jours (sauf le jeudi et le dimanche) de 4 heures à 7 heures soir.

M. Pradié, 45, rue du Cardinal-Lemoine. Tous les jours de 1 heure 1/2 à 5 heures soir. Séances le mardi 8 h. soir.

M. Boveri, 4, rue Labie. — Massage, Magnétisme. — Les lundi, mercredi et vendredi, de 2 à 5 h. du soir. Va à domicile.

VIENT DE PARAITRE

Les Emblèmes et les Drapeaux de la France

Le Coq Gaulois

Par **Arthur MAURY**

Magnifique volume, sur beau papier, in-8° raisin, de 385 pages renfermant 550 gravures et 27 planches hors texte, dont 11 en couleurs. Jolie couverture chromo en quinze teintes. PRIX : **5 francs** *(franco).*

Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

La Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise (B. I. L.) vient de transférer son siège : 35, rue Vieille-Monnaie, en prenant un local plus vaste et en augmentant encore ses importantes collections.

Cette bibliothèque, fondée en 1902, comprend un très grand nombre d'ouvrages relatifs au magnétisme, au psychisme expérimental, au spiritisme et aux sciences occultes. Elle est ouverte tous les jours au public et délivre, moyennant un prix modique, des abonnements à la lecture pour Lyon et hors Lyon.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. A. GAS, gérant de la B. I. L., 35, rue Vieille-Monnaie, à Lyon.

Catalogue sur demande.

GRAPHOLOGIE

Quand, par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le chemin de la vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de *Paix* et d'*Harmonie* rêvée par tous ceux qui aspirent à une Humanité meilleure, partant plus heureuse.

Adresser à Mme Gilberte Rama, 85, boulevard de la Reine, à Versailles (S.-et-O.), un spécimen de l'écriture courante, en n'*importe quelle langue*, avec, si possible, la date de naissance et le prénom pour recevoir un portrait graphologique *complet* (caractère, aptitudes, santé, etc.). Joindre mandat 5 ou 10 francs



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

48e Année — N° 5. — 1er Mai 1905.

DE L'IDÉE DE JUSTICE

ET DE SON DÉVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE

(suite).

La Grèce, aux temps héroïques, nous l'avons dit plus haut, n'a guère connu d'autre loi pénale que celle des représailles exercées par la victime. Se venger du mal par le mal, de l'injure reçue par une injure analogue, paraissait être un droit naturel et de tous points légitime aux yeux de ces hommes grossiers dont la vie était un état perpétuel de guerre, disons plutôt de brigandage. « Le sang versé, dit l'un des plus grands poètes grecs, fait une tache qui ne peut être lavée que par d'autre sang. » Pour les parents ou les amis de la victime qui avait succombé, c'était le plus strict des

devoirs de punir l'assassin et celui qui méconnaissait ce devoir était appelé traître.

Ainsi, c'était au nom de la pitié et du culte des morts que les familles s'armaient contre les familles. De là, cette succession de meurtres dont se compose la trame de presque toutes les tragédies grecques... Et ne voyons-nous pas ces féroces coutumes revivre de nos jours, encore, dans les *Vendettas* corses qui pourraient, à la rigueur, se glorifier de leur antique origine.

Pour échapper à ces représailles qui tôt ou tard devaient l'atteindre, le meurtrier n'avait d'autre ressource que de s'exiler loin du pays où il avait perpétré son crime... à moins toutefois qu'il ne préférât essayer d'un autre moyen consistant à entrer en « composition » avec les parents de la victime, c'est-à-dire leur payer le *prix du sang*, suivant l'expression en usage. Ne voyons-nous pas là comme une sorte de ramification de ce terrible « dogme du sang » dont nous racontons l'histoire ?

Avec le temps, cette composition, simple contrat aléatoire, en ce sens qu'il pouvait ne pas être accepté par les vengeurs du mort, devint un droit légal et l'assassin eut la faculté d'effacer son crime, moyennant une amende dont le chiffre était débattu avec la famille de la victime. Quelle que soit la répugnance qu'inspire à une conscience délicate cette compensation pécuniaire, véritable prix du sang répandu, il faut croire que cette répugnance s'est bien atténuée, puisqu'à l'heure qu'il est il est des circonstances où les familles, après un accident tragique, non seulement acceptent, mais réclament, à titre de dédommagement légal, une somme d'argent proportionnelle à la valeur... « commerciale » pourrait-on dire, de la personne disparue.

Revenons à cette Grèce, si glorieuse à tant de titres, mais dont parlent, parfois, avec un enthousiasme exagéré, ses fanatiques admirateurs. N'oublions pas qu'il faut diviser le peuple grec en deux catégories fort différentes l'une de l'autre. D'un côté, étaient les citoyens riches, nobles, supérieurs en toutes choses, les *aristocrates*, en un mot, car cette appellation est d'origine grecque ; de l'autre, étaient les inférieurs, le peuple, les vaincus des guerres sociales et par ce fait réduits en esclavage. Aux premiers, étaient attribués tous les droits, accordés tous les privilèges, aux seconds, étaient imposées toutes les charges, infligées toutes les douleurs, réservées toutes les injustices.

Presque toutes les peines importées de la Perse et appliquées en Grèce tenaient en général de la férocité antique. Étaient impitoyablement condamnés à mort le sacrilège, le profanateur, le déserteur, le traître. Les magistrats qui, en toute circonstance, devaient donner le bon exemple, étaient punis avec une sévérité exceptionnelle. L'archonte surpris en état d'ivresse payait de sa vie cet acte d'intempérance. Les juges tiraient de leur arsenal tel instrument de supplice qu'il leur plaisait de choisir : l'épée,

le lacet, les poisons et parmi ces derniers la ciguë rendue si tristement célèbre par la mort de Socrate. Puis, venaient d'horribles raffinements, telle, entre autres, la mort de faim devant une table abondamment servie et rappelant le supplice du légendaire Tantale, roi de Lydie.

Quant aux pénalités infligées par les Spartiates, elles sont demeurées à peu près inconnues, les crimes étant assez rares dans cette société tout à la fois brutale et austère, d'où l'argent était exclu et où ne sévissait guère, en faits de passions, que celle de la chasse dominée par les fureurs guerrières.

Cette législation grecque, du reste, dont une partialité révoltante était le caractère distinctif, aussi bien dans l'artistique Athènes que dans la barbare Lacédémone, était fort indulgente pour les citoyens libres, ne gardant ses impitoyables rigueurs que pour les misérables esclaves.

Plus ou moins hypnotisés, comme nous l'avons tous été par une éducation classique, où l'on ne parle aux élèves que de l'esthétique Athènes et de Rome l'invincible, nous avons généralement négligé d'arrêter notre pensée sur cet effroyable esclavage antique, abîme d'iniquités, pandémonium d'injustices dont les inimaginables horreurs stigmatiseront à tout jamais cette Grèce et cette Rome si brillantes, si civilisées cependant et jettent un voile d'ineffaçable ignominie sur l'éclat des plus beaux jours de leur histoire. Quand on parle des libertés antiques, ne l'oublions pas, il ne faut entendre par là que celles que se sont exclusivement arrogées les classes dominatrices, arrogantes, impitoyables dont les crimes, en dépit du cadre glorieux où ils furent perpétrés, n'en demeurent pas moins l'un des plus odieux spécimens des injustices et des cruautés humaines.

L'Attique ne comptait guère plus de vingt mille citoyens libres, alors que tous les autres habitants, au nombre de quatre cent mille, étaient esclaves; or, sait-on dans quelles conditions vivaient ces misérables? Les châtiments ordinaires qui leur étaient prodigués étaient la croix, la bastonnade et la précipitation dans le *Barathrum*, gouffre profond, le long des parois duquel étaient fixées des lames de fer qui, dans leur chute, déchiquetaient les malheureux suppliciés.

La rude Sparte avait aussi son gouffre patibulaire appelé *Kaïadar* et c'est là qu'étaient jetés, sans ombre de pitié, les pauvres enfants mal conformés à leur naissance. Quant à l'esclavage, il régnait à Sparte d'une façon plus hideuse que partout ailleurs sous le nom exécré d'*ilotisme*. Les malheureux ilotes — ainsi nommés en souvenir de leur ville Hélos que les Spartiates avaient saccagée, puis complètement détruite — furent courbés par leurs implacables vainqueurs sous le joug de la plus inique et abjecte servitude, si bien que l'ilotisme est demeuré la flétrissure inexpiable attachée à la république lacédémonienne. A lui seul, il suffirait pour stigmati-

ser cette nation farouche se targuant de je ne sais quelle prétendue vertu, demeurant systématiquement étrangère aux arts, aux lettres, à toute pitié, à toute justice et où quelques ambitieux, soutenus par une soldatesque sauvage, fondaient leur autorité sur l'abrutissement, plus encore, sur l'extermination régulière, incessante de toute une population qui n'avait d'autre tort que celui d'avoir été écrasée par des forces supérieures.

Aussi, qu'il est lamentable le tableau que nous font les historiens du sort de ces infortunés vaincus. Il leur était défendu de coucher dans la ville. Le fouet les tenait sans cesse courbés sur la terre qu'ils devaient cultiver pour leurs maîtres. Chaque jour, qu'ils fussent ou non coupables de méfaits le plus souvent imaginaires, on leur donnait un certain nombre de coups de verges, pour qu'ils ne pussent oublier leur irrémissible déchéance. De sordides fourrures en peaux de moutons étaient les seuls vêtements qu'on leur permît de porter. On voulait qu'ils ressemblassent le plus possible à bêtes, non seulement par leur extérieur, mais encore par la croissante abjection morale qu'on s'efforçait d'augmenter sans cesse. En certains jours de fête, l'on enivrait quelques-uns de ces misérables, non certes pour leur faire oublier leurs souffrances, mais pour inspirer aux jeunes Spartiates une salutaire horreur de l'état où l'ivresse plonge les hommes intempérants.

C'est avec une indignation non dissimulée que certains historiens nous racontent, encore, que lorsqu'un ilote portait un peu trop haut la tête, qu'une étincelle de fierté brillait dans son regard, que sa figure enfin trahissait, par la beauté de ses traits, une certaine conscience de sa dignité humaine, qu'alors disparaissait ce malheureux, soit qu'il fût traîtreusement égorgé, soit qu'il fût soumis à tel supplice pire que la mort.

Le nombre toujours croissant de ces infortunés esclaves devenait-il menaçant pour la sécurité de la cité farouche, aussitôt était préparé un massacre qui décimait ce lamentable troupeau dont ses maîtres avaient peur. C'est à l'un de ces massacres ordonnés et organisés par les chefs eux-mêmes de Lacédémone, qu'était affecté une sorte d'exercice ou de jeu exécrable, connu sous le nom de *Cryptie*, c'est-à-dire embuscade. Il est impossible d'imaginer avec quelle barbarie s'effectuaient ces « chasses à l'ilote » alors que les gouverneurs des jeunes Spartiates lâchaient, dans les campagnes voisines de la ville, les plus robustes ou les plus adroits de leurs élèves. Se dissimulant, au cours de la journée, dans les rochers ou les broussailles, ces immondes chasseurs d'hommes se rapprochaient, le soir, des grandes routes dans les fossés desquelles ils s'embusquaient traîtreusement, puis de là s'élançant comme de véritables fauves, ils égorgaient au passage les esclaves inoffensifs et désarmés qui revenaient des champs où ils avaient péniblement travaillé tout le jour. Telles sont les atrocités dont

se glorifiait cyniquement la « vertueuse » Sparte et auxquelles on se refuserait de croire à coup sûr, tant elles sont infâmes, si elles n'étaient attestées par les auteurs les plus sérieux, tels que Plutarque et Aristote.

Ils ne sont pas les seuls du reste.

L'historien grec Thucydide, dans sa *Guerre du Péloponèse* (§ 80 du chap. IV), nous apporte un autre témoignage, horrible entre tous, de la sauvage politique lacédémonienne en matière d'esclavage. Pendant cette guerre, nous raconte l'historien, les ilotes avaient eu la sublime naïveté de se battre héroïquement contre les ennemis de leurs maîtres. Or, savez-vous ce que firent ces derniers en reconnaissance de ce service ?... Ne cherchez pas à deviner, il fallait être Spartiate pour imaginer d'aussi monstrueuses infamies. « Ils ordonnèrent aux ilotes — je cite Thucydide textuellement — de faire entre eux un choix parmi ceux qu'ils jugeaient avoir montré le plus de valeur dans les combats, promettant de leur accorder pleine et entière liberté. C'était un piège abominable. Pensant avec raison que ceux que l'on jugerait les plus dignes d'obtenir leur affranchissement devaient être les plus remarquables par l'élévation de leur caractère, ce furent ceux-là mêmes qui, par ce fait, leur devinrent les plus suspects. Il y en eut deux mille à qui l'on accorda cette redoutable distinction. On les logea chez les citoyens les plus riches, on les couronna de fleurs, on les mena dans les temples où ils purent remercier les dieux au sujet de leur liberté reconquise... après quoi, ils disparurent tous, assassinés lâchement par les citoyens chez lesquels ces deux mille victimes avaient été logées c'est-à-dire emprisonnées, en vue du massacre général. »

Voilà quelle notion de la justice avaient ces Lacédémoniens féroces dont l'histoire aveugle et partiale a tant de fois, cependant, exalté les vertus.

Et maintenant, passons à Rome... la grande Rome, mais aussi Rome la barbare et la sanguinaire. Dès l'origine de son histoire, nous y trouvons l'application des pénalités les plus implacables. Metius Suffétius, dictateur d'Albe, nous racontent les historiens, est accusé de trahison envers sa patrie.

« Métius, lui dit le juge, ton cœur s'est partagé entre Rome et Fidène, ainsi sera déchiré ton corps. »

A ces mots, il fait approcher deux chars attelés, chacun, de deux chevaux. A ces chars, l'on attache l'infortuné Métius, sans écouter ses supplications... Qui sait ? Ses justifications, peut-être, tandis que soudainement, lancés en sens inverses, les attelages s'ébranlent, et emportent, l'un dans la direction de Rome, l'autre, dans celle de Fidène, les membres déchiquetés et sanglants de la victime lamentable.

A Rome, comme partout ailleurs dans le monde antique — n'en est-il pas de même, chez les peuples civilisés ? — scandaleuse inégalité de pei-

nes, pour les patriciens et les plébéiens, c'est-à-dire les nobles et la vile multitude.

Le plus antique monument de la législation romaine est ce qu'on appelle, ainsi que chacun sait, la *Loi des Douze Tables*; ces lois, tout d'abord gravées sur dix tables d'airain, reçurent, l'année suivante, un supplément de deux tables nouvelles. Ce fut là le code romain par excellence, code inique et barbare, qui demeura, jusqu'à la fin de l'empire, la base du droit civil et criminel.

Dans ces lois réapparaissent toutes les cruautés des législations orientales. En tête, figure la peine du talion dont il a été question précédemment. Puis viennent les aggravations de toutes sortes. Les patriciens qui avaient des débiteurs et la plupart en avaient à coup sûr, commençaient par les enfermer, chargés de chaînes, et pour soixante jours, dans la prison que chaque personnage noble avait dans sa propre demeure. Après ces soixante jours de *carcere duro*, s'il n'avait pu acquitter sa dette, c'en était fait de l'infortuné débiteur. Il pouvait être vendu, torturé, ou mis à mort au gré de son noble et tout puissant créancier. Les créanciers étaient-ils multiples, rien de plus simple, et le cas avait été prévu par la législation des Douze Tables. Le débiteur était coupé en autant de fragments qu'il y avait de créanciers, lesquels se partageaient entre eux ces immondes lambeaux, au prorata des chiffres de la dette commune !...

Le grotesque le dispute à l'odieux dans cette législation dont les auteurs n'avaient jamais eu la notion la plus élémentaire ni de la Justice ni de la pitié. Les parricides étaient jetés dans le Tibre ou à la mer, cousus dans un sac de cuir où étaient enfermés avec eux un singe, un chien, un coq et une vipère — animaux à chacun desquels se rattachaient, paraît-il, une signification symbolique.

Or, quels furent les fruits de cette impitoyable répression ? C'est que les parricides — tant il est vrai que les pires rigueurs sont impuissantes à moraliser les peuples — c'est que les parricides se multiplièrent de telle façon que Sénèque, le philosophe moraliste, put à juste titre écrire cette phrase de trop éloquente signification : « C'en est fait de la piété filiale ! Voilà déjà longtemps que nous voyons plus de sacs que de croix. » — La croix, nous l'avons dit, était chez les Romains un instrument de supplice très généralement employé.

Ce à quoi Sénèque semble n'avoir pas suffisamment réfléchi, c'est que l'absence de la piété filiale avait pour contre-partie et cause sinon justificative tout au moins explicative, l'autorité paternelle qui à Rome était d'une rigueur véritablement monstrueuse. Cette autorité, s'appuyant toujours sur le code inique des Douze Tables, était absolue, impitoyable et pouvait atteindre les dernières limites de la barbarie, si tel était le bon plaisir de ce *Pater*

familias que rien n'empêchait de devenir le pire des bourreaux. Combien d'exemples ne pourrait-on citer pour en établir la preuve irrécusable ?

Ce père, cent fois indigne de ce beau nom, pouvait mettre à mort l'enfant dès sa naissance, soit parce qu'il lui paraissait être mal conformé, soit pour tout autre motif, caprice ou fantaisie, sans que la pauvre mère, suppliante et affolée par l'angoisse, eût le droit de protester autrement que par ses larmes. Tout le long de sa vie, cet odieux tyran domestique pouvait, sans en rendre compte à qui que ce fût, emprisonner ses enfants, les flageller, les torturer, les vendre comme des bêtes de somme et finalement les mettre à mort, dans le paroxysme d'une fureur bestiale, et tout cela, alors même que ces derniers, parvenus à l'âge d'homme, remplissaient dans l'État les plus hautes fonctions publiques. L'on peut en juger par le fait suivant. Parmi les lois les plus révoltantes, figuraient les lois militaires ; quelques-unes étaient véritablement féroces. Désobéir à un ordre *quelconque*, c'était encourir la peine capitale, alors même que les délinquants accomplissaient, par leur acte de désobéissance, les exploits les plus éclatants. Le dictateur Postumius était le père d'un fils ardent, valeureux, qu'avaient rendu célèbre, entre tous les guerriers de son âge, d'héroïques prouesses dont ce père, tout le premier, s'enorgueillissait ouvertement. Ce jeune homme, un jour, emporté par son ardeur, s'élance, sans l'ordre paternel, vers l'ennemi qu'il culbute et met en fuite à lui tout seul. Glorieux, il revient vers son père, s'attendant aux plus vives félicitations. Mais ce père avait disparu sous le chef qui, furieux, impitoyable et ne voyant dans ce haut fait qu'un acte d'indiscipline, condamne à mort son fils qu'il fait exécuter devant toute l'armée spécialement convoquée pour assister à ce spectacle écœurant et monstrueux.

La femme — est-il besoin de le dire ? — était maintenue dans la dépendance la plus absolue de son mari. Elle était considérée comme sa fille, fille toujours mineure, impersonnelle et n'étant rien d'autre que la « sœur » de ses propres enfants. Comme telle, elle pouvait être « vendue » au premier acheteur venu et c'était même là un moyen de répudiation des plus commodes, sans compter que, le cas échéant, il pouvait devenir, pour le maître et seigneur, une opération commerciale des plus lucratives.

En cas d'adultère dûment constaté, le mari pouvait tuer sa femme, sans que personne eût le droit d'intervenir. Même procédure expéditive et brutale à l'égard de la femme « soupçonnée » d'avoir bu du vin. S'il faut en croire l'austère Caton, les Romains n'embrassaient parfois leurs parentes, que pour s'assurer de ce délit par l'odeur émanant de telle de ces parentes dont on suspectait l'apparente sobriété. L'histoire mentionne le cas d'une matrone noblement apparentée qui, accusée d'avoir ouvert le sac où les anciens Romains tenaient enfermées les clefs de leur cave, fut condamnée

par son mari, à mourir de faim et de soif — sentence abominable qu'approuvèrent les parents eux-mêmes de l'infortunée victime.

Un fait assez curieux et singulièrement suggestif, c'est que certaines lois perdirent de leur rigueur sous la République et surtout sous l'Empire, non point du tout parce que les mœurs romaines s'étaient améliorées, mais bien au contraire, parce que leur corruption, toujours croissante, débordait les lois et les rendait inapplicables. C'est ainsi que par la loi *Julia*, promulguée par Auguste, le mari perdit le droit de tuer sa femme surprise en délit d'adultère... Pourquoi cette défense ? Tout simplement, parce qu'on craignait d'être amené à procéder à l'extermination en masse de plus des deux tiers des femmes mariées !

Si les femmes valaient peu — et tout, dans cette abjecte société, n'était-il pas fait pour les corrompre de plus en plus? — les hommes, de leur côté, valaient bien moins encore. Il est difficile de se faire une idée de l'inimaginable perversité de ces Romains du Bas-Empire, l'une des époques de l'histoire où l'immoralité humaine semble être descendue au plus bas degré d'une matérialité sans précédents, d'un égoïsme rendu cynique par les plus monstrueux excès.

Les patriciens devenus possesseurs de fortunes colossales, frauduleusement obtenues par les pires exactions, titubent dans l'ivresse que donne l'or, perdent la notion de tout devoir, de toute équité, de toute orientation morale, battent la campagne et s'égarent dans les chemins qui mènent aux abîmes. Aussi, les voyons-nous s'abandonner à toutes les extravagances, « exacerber » leurs convoitises, « intensifier » leurs appétits — l'on est vraiment forcé d'inventer des mots nouveaux, pour essayer de dépeindre de tels états d'esprit — s'évertuer à créer des sensations inédites et se ruer, enfin, en de telles passions anormales, qu'on aimerait à croire, pour leur justification, que ces passions étaient plus ou moins morbides.

Étrange et terrifiant exemple des revanches que prend la matière, alors que semblent l'avoir défiée les perversions de l'esprit dévoyé. Ce que l'on remarque, en effet, chez ces inqualifiables décadents, c'est qu'ils ne sont pas la proie, comme le sauvage, de suggestions animales plus ou moins inconscientes, mais qu'ils sont obsédés par une dépravation voulue, cherchée et systématiquement progressive.

Quoi qu'il en soit, un tel scandale ne pouvait se prolonger plus longtemps, pour l'honneur de l'humanité. Ce n'est pas impunément que sont violées les lois éternelles de justice et de répercussions justicières. Cette Rome immonde et corruptrice devait être balayée de la surface du monde. C'est par le fer et par le feu, que devait être réduit à l'impuissance ce monstrueux vampire qui, sans rassasiment, absorbait l'or et le sang de tous les pays tributaires qu'étreignaient ses griffes de fauve. Aussi, est-ce à tire

d'ailes qu'arrivèrent de tous côtés, comme un immense vol d'oiseaux de proie, les hordes vengeresses des barbares... et c'est sans doute pour faire écho au mot terrible qu'avait prononcé, huit siècles auparavant, le Brenn gaulois, vainqueur de la jeune Rome, qu'Odoacre, le chef des farouches Hérules, renversa d'un geste le misérable Romulus Augustule, le dernier empereur de la vieille Rome, en lui criant à son tour : *Væ victis*, malheur aux vaincus !

Mais revenons à nos patriciens. Racontons quelques-uns des scandales dont ils donnèrent si longtemps l'ignominieux spectacle aux peuples indignés ; entrons dans certains détails, citons quelques chiffres suggestifs. Nous sommes ici, dans un monde de telles extravagances, que l'on aurait peine à y croire, si l'on n'avait, pour en certifier la véracité, les témoignages de tels et tels auteurs qui furent les contemporains de ces inimaginables saturnales.

C'est par des prodigalités insensées et cyniquement étalées sur leurs tables, que tels imitateurs du légendaire Lucullus cherchaient à l'emporter sur leurs rivaux, en matière de gastronomie. L'histoire a conservé les noms des plus célèbres d'entre eux. Il y en avait qui se payaient, à l'année, des pourvoyeurs spéciaux, sortes de commis-voyageurs attitrés dont l'unique mission était de leur fournir, à tous prix, certains aliments d'exceptionnelle rareté qu'ils allaient chercher n'importe où, en Afrique, en Égypte et jusqu'au fond de l'Asie Mineure : œufs de rossignols, poissons de la mer Caspienne, cervelles de paons, langues de flammants roses, coquillages de la mer des Indes... Les produits réputés les meilleurs étaient toujours les plus chers, si bien que tels de ces plats inédits ne coutaient guère moins de quinze ou seize cents francs, parfois deux mille ; le chiffre étant de nulle importance.

Il y avait mieux encore. Au nombre des mets les plus cotés, figurait un certain poisson, le *rouget* (espèce du genre mulle), passionnément recherché, tant pour l'excellence de son goût, que pour la beauté de ses couleurs, ainsi que pour son extrême rareté, surtout, qualité capitale aux yeux des amateurs — ce qui explique qu'un certain Asinius Celer n'hésita nullement à payer, pour *un seul* de ces rougets, la jolie somme de huit mille sesterces, c'est-à-dire 1558 francs de notre monnaie, tandis qu'un autre extravagant, bien supérieur encore au susdit Celer, en payait *trois*, au prix décidément fantastique de trente mille sesterces, soit 5,844 francs !...

Ces fameux rougets, on le comprendra sans peine, méritaient bien qu'on les traitât avec tous les égards dus à leur importance, aussi étaient-ils conduits jusque dans les salles de festin, dans des rigoles de marbre, non pas seulement pour que leurs nobles dégustateurs pussent les manger aussi frais que possible — étant donné qu'on les faisait cuire sur la table — mais encore pour qu'ils pussent jouir du spectacle qu'offraient ces poissons

alors que dans les phases successives de leur agonie, ils se nuançaient des teintes les plus admirables.

Et ce n'était pas tout, encore, s'il faut en croire les historiens qui nous racontent bien autre chose au sujet de certaines anguilles (appelées *murènes*) non moins follement estimées que les rougets sus-indiqués. Pour engraisser ces murènes, on leur construisait des viviers magnifiques, où tous les soins leur étaient prodigués... si bien que l'un de ces éleveurs dépassant toutes bornes — il s'appelait Pollion, ce gastronome infâme — les nourrissait de chair humaine hachée menue, de chair d'esclaves sacrifiés pour la circonstance... régime spécial qui, au bout de quelques semaines, paraît-il, donnait aux murènes traitées de la sorte, un goût exquis, vraiment, une saveur incomparable !

Nous voudrions pouvoir nous arrêter ici, mais l'histoire vengeresse est là qui nous entraîne en des bas-fonds d'où rejaillissent, pour sa honte éternelle, les iniquités dont s'est stigmatisée notre égoïste, injuste et barbare humanité.

Voilà que nous retrouvons, en effet, dans l'histoire de Rome, comme dans celle de la Grèce, l'horrible question de l'esclavage. Cette plaie sociale paraît d'autant plus navrante, ici, qu'elle s'y est montrée, en pleine civilisation, plus odieuse encore qu'elle ne l'avait été dans la grossière et barbare Lacédémone... Si bien qu'il est permis de se demander quels bénéfices moraux apporte aux peuples cette civilisation tant vantée, sous le manteau de laquelle se dissimulent à peine tant de perversions ataviques, tant d'égoïsme et tant de haines, alors qu'elle n'en est pas moins considérée par les historiens, non moins que par les philosophes, comme la réalisation des progrès nécessaires et par suite comme le thermomètre de l'évolution dont notre race humaine devrait pouvoir se glorifier, au milieu de cet univers où tout progresse et gravite lentement, mais sans recul, vers l'épanouissement de la vie dans sa floraison spirituelle, c'est-à-dire divine.

Tout cela ne serait-il donc qu'illusion et chimère? Nous n'oublions pas que l'esclavage est aussi vieux que le monde, et qu'aux âges primitifs se manifestait déjà, chez l'homme-animal, l'incoercible besoin de dominer ses pareils et de les exploiter au bénéfice de ses passions. Nous savons que, dès le début du patriarcat, certains hommes étaient déjà devenus la propriété de certains autres et que l'antiquité tout entière proclamant le droit absolu du vainqueur sur le vaincu, considéra l'esclavage comme une nécessité d'ordre social. Mais nous le répétons, à quoi donc sert la civilisation et à quels jugements sévères ne s'expose-t-elle pas, alors qu'elle ne rougit pas de prendre, pour assise de sa puissance et de ses gloires, le principe même de l'égoïsme le plus odieusement injuste, et que nous voyons à Rome, la reine des nations, dans l'Attique où florissait la merveilleuse

Athènes, non moins qu'en Laconie, le repaire des Spartiates farouches, ces prétendus fondateurs des civilisations relativement modernes, traiter leurs esclaves avec une aussi monstrueuse cruauté, avec un aussi scandaleux mépris de toute dignité humaine ?

La société romaine, si fière de sa grandeur, ne subsistait cependant que grâce à ses esclaves. Eux seuls formaient la classe active et productive de la population, les travaux manuels étant considérés à Rome, non moins qu'en Grèce, comme indignes des citoyens libres. Ces esclaves — anciens prisonniers de guerre, pour la plupart — étaient innombrables. Il y en avait plusieurs centaines, parfois, dans tel de ces palais somptueux où n'habitaient que quelques patriciens. Ils constituaient donc, dans Rome, comme une véritable armée qui, si elle l'eût voulu, aurait pu exterminer ses maîtres impitoyables. Aussi, tous les moyens étaient-ils bons, pour maintenir, dans la plus abjecte servilité, tous ces malheureux abrutis par la misère et qu'avaient terrorisés certaines tentatives d'émancipation avortées dès leur début et réprimées avec la dernière brutalité. — Qui ne se souvient de la fin tragique de Spartacus ?

Aux yeux des législateurs romains, les esclaves n'étaient plus des personnes, mais des choses, et comme il fallait néanmoins les incorporer dans une catégorie quelconque d'êtres vivants, on les classait parmi les animaux domestiques. Celui qui sans droit, disait la loi *Aquilia*, tue l'esclave ou le quadrupède domestique d'autrui, devra payer le prix le plus élevé que ces « animaux » auront atteint dans les marchés de l'année. Quant au droit du maître sur l'esclave, il était absolu, s'exerçant sur son travail, ses économies, son héritage, sa femme, ses enfants, sur son corps, enfin, qu'il pouvait martyriser suivant son bon plaisir.

Enivrée de sa puissance, rendue véritablement folle par le paroxysme d'un égoïsme aveugle et débordant, méconnaissant ses intérêts les plus immédiats, Rome sembla vouloir épuiser comme à plaisir et cela pendant des siècles, la source même des richesses et des jouissances de toutes natures que lui fournissait l'esclavage. C'est par coupes réglées qu'elle décimait ces travailleurs qui la faisaient vivre. Le jour, elle les surmenait de travail, la nuit, elle les enchaînait dans des prisons souterraines sans air et sans lumière. Et lorsque brisés par cet épouvantable régime, ces misérables devenaient infirmes ou malades et ne pouvaient plus rendre aucun service, on les reléguait dans une île à peu près déserte, où privés de tout secours, ils ne tardaient pas à succomber. Il vint même un temps où ils étaient abattus comme les vieux chevaux devenus inutiles.

Tout était crime et prétexte à châtiments, aux yeux de ces maîtres infâmes. Il n'était même pas besoin de prétextes. Celui-ci battait ses esclaves, même sans motifs, craignant, disait-il, de ne pas en avoir le temps, alors

qu'ils auraient mérité de l'être. Tel autre, tout comme les Spartiates, les faisait flageller régulièrement dans l'unique but de leur rappeler leur éternelle sujétion. Les Romains se payaient des « bouffons ». C'étaient de pauvres êtres qui, tout enfants, étaient défigurés, disloqués et qui, grandissant ainsi, amusaient plus tard, par leurs difformités, ces maîtres odieux qui avaient le cœur d'en rire. Les femmes, elles-mêmes, corrompues par ce milieu barbare, participaient à ces orgies de cruautés sans nom. Telles patriciennes avaient des tourmenteurs stipendiés à l'année qui, pendant les longs apprêts de leur toilette, charmaient leurs ennuis, en fouettant des esclaves devant elles... et tandis que sifflaient les lanières sanglantes, l'indolente matrone se faisait peindre le visage, babillait avec ses amies et ses favoris, ou parcourait la gazette du jour, la main armée d'une longue aiguille d'or dont elle piquait celles de ses femmes qui plaçaient un nœud de travers ou réussissaient mal à dissimuler, sous le fard, les stigmates indélébiles de leurs déréglements.

Défense à l'esclave de parler devant le maître, de faire le moindre bruit, de souffler, presque de penser. Un accès de toux, un éternûment, un hoquet pouvait amener, pour ces pauvres êtres, un châtiment quelconque, comme aussi le regard trop avide, jeté sur les mets qui surchargeaient les tables, dans les orgies prolongées jusqu'à l'aurore et auxquelles devaient assister les esclaves de service qui se tenaient là, debout, brisés de fatigue et affamés le plus souvent.

Tel est le rôle que jouaient, dans leur Rome impériale, les maîtres arrogants de ce vieux monde dont on n'exalte que la gloire... Mais quel Karma terrible se préparait en silence, tandis qu'au dehors de la Ville dite « Éternelle » sur la place *Sestertium*, théâtre ordinaire des exécutions en masse, s'élevait une forêt de croix, sur lesquelles, au milieu d'un vol d'oiseaux sinistres, expiraient des centaines d'esclaves crucifiés, poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, cris chargés de malédictions et de haine, cris vengeurs demandant au ciel cette Justice qui, pour jamais, hélas ! semblait s'être enfuie de la terre !

(*A suivre*). Ed. GRIMARD.

LA PENSÉE

La véritable force de l'homme c'est la pensée !

La pensée est créatrice. De même que la pensée éternelle projette sans cesse, dans l'espace, les germes des êtres et des mondes, de même la pensée de l'écrivain, de l'orateur, du poète, de l'artiste fait jaillir une inces-

sante floraison d'idées, d'œuvres, de conceptions qui vont influencer, impressionner, en bien ou en mal, suivant leur nature, l'immense foule humaine.

C'est pourquoi la mission des ouvriers de la pensée est, à la fois, grande, redoutable et sacrée.

Grande et sacrée, car c'est la pensée qui dissipe les ombres du chemin, résout les énigmes de la vie et trace la route de l'humanité; c'est sa flamme qui réchauffe les âmes et illumine les déserts de l'existence.

Redoutable aussi, parce que ses effets sont puissants pour la descente comme pour l'ascension ; parce que, tôt ou tard — en vertu de la loi de répartition et d'équilibre qui régit l'univers — toute œuvre revient vers son auteur avec ses conséquences bonnes ou mauvaises, et entraîne pour celui-ci, selon le cas, une cause de souffrance, d'amoindrissement, une privation de liberté, ou bien des satisfactions intimes, une dilatation, une élévation de son être.

La vie présente n'est qu'un épisode de notre longue histoire, un fragment de la grande chaîne des existences qui se déroule, pour tous, à travers l'immensité des temps et des espaces. Et, constamment, retombent sur nous, en brumes ou en rayons, les résultats de nos œuvres. L'âme humaine parcourt sa voie, entourée d'une atmosphère radieuse ou sombre, peuplée des créations de sa pensée. Et c'est là, dans la vie de l'au-delà, sa gloire ou sa honte. Car la mort n'est qu'un mensonge ; la vie a deux formes ; tour à tour, restreinte, dans la prison de chair, ou épanouie, dans la libre étendue ; la vie a deux aspects, mais pas de fin !

∴

Pour donner à la pensée toute sa force et son ampleur, aucun exercice n'est plus salutaire que l'étude des problèmes éternels, l'élévation vers la source d'infinie beauté où toutes les beautés se résument ; c'est là que la pensée se retrempe et puise les vastes, les fécondes inspirations.

Pour bien exprimer, il faut sentir puissamment, et pour goûter les sensations hautes et profondes, il faut remonter à la source suprême d'où découle toute vie, toute harmonie, toute beauté.

Ce qu'il y a de noble et d'élevé dans le domaine de l'intelligence émane d'une cause éternelle vivante et pensante. Plus l'essor de la pensée vers cette cause est grand, plus haut elle plane, plus radieuses sont les clartés entrevues, plus enivrantes les joies ressenties, plus puissantes les forces acquises, plus géniales, plus sublimes les inspirations ! Et après chaque essor, la pensée redescend, vivifiée, éclairée, dans le champ terrestre, pour reprendre la tâche par laquelle elle grandira encore, car c'est le travail qui fait l'intelligence, comme c'est l'intelligence qui fait la beauté, la splendeur de l'œuvre accomplie.

Élève ton regard, ô penseur, ô poète ! jette ton cri d'appel, d'aspiration, de prière ! Devant la mer aux reflets changeants, à la vue de blanches

cimes lointaines ou de l'infini étoilé, n'as-tu jamais éprouvé ces heures d'extase et d'ivresse où l'âme se sent plongée dans un rêve divin, où l'inspiration arrive, puissante, comme un éclair, rapide messager du ciel à la terre ?

Prête l'oreille ! n'as-tu jamais entendu, au fond de ton être, vibrer ces harmonies étranges et confuses, ces rumeurs du monde invisible, voix de l'ombre qui bercent ta pensée et la préparent aux intuitions suprêmes ?

En tout poète, artiste, écrivain, il est des germes de médiumnité, inconscients, inconnus, et qui ne demandent qu'à éclore. C'est par là que l'ouvrier de la pensée entre en rapport avec la source inépuisable et reçoit sa part de révélation, révélation d'esthétique appropriée à sa nature, à son genre de talent et qu'il a pour mission d'exprimer en des œuvres qui feront pénétrer, dans l'âme des foules, une vibration des forces divines, une radiation des vérités éternelles.

C'est dans la communion fréquente et consciente avec le monde invisible que les génies de l'avenir puiseront les éléments de leurs œuvres. Dès aujourd'hui, la pénétration des secrets de sa double vie vient offrir à l'homme des secours et des lumières que les religions défaillantes ne sauraient plus lui procurer. Dans tous les domaines, l'idée spirite va féconder la pensée en travail.

La science lui devra une rénovation complète de ses théories et de ses méthodes. Elle lui devra la découverte de forces incalculables et la conquête de l'univers occulte.

La philosophie y gagnera une connaissance plus étendue et plus précise de la personnalité humaine. Celle-ci, dans la transe et l'extériorisation, se montre sous des aspects ignorés. C'est comme une crypte qui s'ouvre, remplie de choses étranges, et où est cachée la clé du mystère de l'être. Ce mystère ne peut être dévoilé que par l'étude attentive des côtés énigmatiques de notre nature, par l'étude de nos deux formes alternantes d'existence, se complétant et s'équilibrant l'une l'autre et également nécessaires à l'éducation et au perfectionnement de l'âme.

Les religions de l'avenir trouveront, dans le spiritisme, les preuves de la survivance et les règles de la vie dans l'au-delà, en même temps que le principe d'une communion étroite des deux humanités, visible et invisible, unies dans leur ascension vers le Père commun.

L'art, sous toutes ses formes, y découvrira des sources inépuisables d'inspiration et d'émotion d'où jailliront, en abondance, des œuvres impérissables.

L'homme du peuple, aux heures de lassitude, y puisera le courage moral et les consolations qui rendent plus faciles l'accomplissement de sa tâche, et la préparation de l'avenir. Il comprendra que l'âme peut grandir aussi bien par le labeur humble que par l'œuvre altière et qu'aucun devoir n'est négligeable ; que l'envie est sœur de la haine et que, souvent, on est moins heureux dans le luxe que dans la médiocrité.

Le puissant y apprendra la bonté, avec le sentiment de cette solidarité

qui nous relie tous à terre à travers nos vies, et peut nous contraindre à revenir petits pour acquérir les vertus modestes.

Le sceptique y trouvera la foi; le découragé, les longs espoirs et les viriles résolutions. Tous ceux qui souffrent, l'idée profonde qu'une loi de justice préside à toutes choses; qu'il n'y a pas eu aucun domaine, d'effet sans cause, pas d'enfantement sans douleur, pas de victoire sans combat, pas de triomphe sans rudes efforts; mais qu'au-dessus de tout règne une parfaite et majestueuse sanction et que nul n'est abandonné de Dieu, dont il est parcelle.

Ainsi s'opérera, lentement, la rénovation de l'humanité, si jeune encore, si ignorante d'elle-même, mais dont l'effort s'accentue chaque jour, vers la compréhension de sa tâche et de son but, en même temps que s'agrandit son champ d'exploration et la perspective d'un avenir sans fin, éclairé d'une lumière éternelle. Et bientôt voici qu'elle avance, plus consciente d'elle-même et de sa force, consciente de sa magnifique destinée. Et à chaque étape franchie, voyant et voulant davantage, sentant briller et s'aviver le foyer qui est en elle, elle voit aussi les ténèbres reculer, les sombres énigmes du monde se fondre et se résoudre et le chemin s'illuminer d'un rayon puissant. Avec les ombres, s'évanouissent peu à peu les préjugés, les erreurs, les fantômes de la superstition, les terreurs vaines; les contradictions apparentes de l'univers se dissipent et l'harmonie se fait dans les âmes et dans les choses. Alors la confiance et l'allégresse pénètrent en elle et l'homme sent grandir sa pensée et son cœur. Et il avance de nouveau, sur la route des âges, vers le terme de son œuvre; mais son œuvre n'a pas de terme. Car chaque fois que l'humanité se hausse vers un idéal nouveau, elle croit avoir atteint l'idéal suprême; mais elle n'a atteint, en réalité, que la croyance ou le système qui conviennent à son degré d'évolution. Mais chaque fois aussi, de ses élans, de ses efforts, découlent pour elle des félicités et des forces nouvelles et elle trouve la récompense de ses labeurs et de ses angoisses dans le labeur même, dans la joie de vivre et de progresser, qui est la loi des êtres, dans une communion plus intime avec l'Univers, dans une possession un peu plus entière du Bien et du Beau.

∴

O écrivains, poètes, artistes, ouvriers de la pensée, vous dont le nombre s'accroît tous les jours, dont les œuvres se multiplient et montent comme un flot grandissant, œuvres souvent belles par la forme, mais faibles par le fond, superficielles et matérielles, que de talent ne dépensez-vous pas pour des causes médiocres? Que d'efforts gaspillés ou mis au service de passions malsaines, de voluptés inférieures et d'intérêts vils!

Alors que de vastes et magnifiques horizons se déroulent, que le livre merveilleux de l'univers et de l'âme s'ouvre, tout grand, devant vous et que le Génie de la pensée vous convie à des tâches puissantes, à des œuvres

pleines de sève, fécondes pour l'avancement de l'humanité, vous vous complaisez trop souvent à de puériles et stériles études, à des travaux où la conscience s'étiole, où l'intelligence s'affaisse et s'alanguit dans le culte exagéré des sens et des impurs instincts.

Qui de vous dira la vaste épopée de l'âme, luttant pour la conquête de ses destinées dans le cycle immense des âges et des mondes; ses douleurs et ses joies, ses chutes et ses relèvements, la descente dans les gouffres de vie, les ascensions, les coups d'aile, le triomphe final dans la lumière, les immolations, les holocaustes qui sont un rachat, une élévation, les missions rédemptrices, la participation grandissante aux œuvres divines !

Qui dira les puissantes harmonies de l'univers, harpe gigantesque que fait vibrer la pensée de Dieu, le chant des mondes, le rythme éternel qui berce la genèse des astres et des humanités ?

Ou bien la lente élaboration, la douloureuse gestation de la conscience à travers les stades inférieurs, la construction laborieuse d'une individualité, d'un être moral! Qui dira la conquête de la vie, toujours plus pleine, plus large, plus haute, plus éclairée des rayons d'en haut, le marche de sommet en sommet, à la poursuite du bonheur, de la puissance et du pur amour? Qui dira l'œuvre de l'homme, lutteur immortel, élevant à travers ses doutes, ses déchirements, ses angoisses et ses larmes, l'édifice harmonique et sublime de sa personnalité pensante et consciente. Toujours en avant et plus haut!

Nous ne savons, répond-on. Et l'on me demande : qui nous enseignera ces choses ?

Qui! Les voix intérieures et les voix de l'au-delà! Apprenez à ouvrir, à feuilleter, à lire le livre mystérieux qui est caché en vous-même, le livre des métamorphoses de l'être. Il vous dira ce que vous avez été et ce que vous serez. Il vous apprendra le plus grand des mystères, la création de *soi* par l'effort constant, l'action souveraine qui, dans la pensée silencieuse, fait germer l'œuvre et, suivant vos aptitudes, votre genre de talent, vous fera peindre les plus belles toiles, sculpter les plus idéales formes, composer les symphonies les plus vibrantes, écrire les plus belles pages, réaliser les plus beaux poèmes.

Tout est là, en vous, autour de vous! Tout parle, tout vibre, le visible et l'invisible, tout chante et célèbre la gloire de vivre, l'ivresse de penser, de créer, de s'associer à l'œuvre universelle. Splendeurs des mers et du ciel étoilé, majesté des cimes, parfums des fleurs, effluves et rayons, bruits mystérieux des forêts, mélodies de la terre et de l'espace, voix de l'invisible qui parlent dans le silence du soir, voix de la conscience, écho de la voix divine, tout est enseignement et révélation pour qui sait voir, écouter, comprendre, penser, agir!

Puis, au-dessus de tout, la Vision Suprême, la vision sans formes, la Pensée incréée, vérité totale, harmonie finale des essences et des lois qui depuis le fond de notre être, jusqu'à la plus lointaine étoile, relie tout et tous dans son unité resplendissante. Et la chaîne de vie, qui s'étage et se déroule

dans l'infini, échelle des puissances invisibles qui portent à Dieu les appels de l'homme par la prière et à l'homme la réponse de Dieu par l'inspiration.

Et maintenant, pour terminer, une question dernière. Pourquoi, au milieu de l'immense labeur et de l'abondante production intellectuelle qui caractérise notre époque, pourquoi si peu d'œuvres puissantes et de conceptions géniales ? Parce que nous avons cessé de voir les choses divines par les yeux de l'âme! Parce que nous avons cessé de croire et cessé d'aimer !

Remontons donc aux sources célestes et éternelles; c'est le seul remède à notre anémie morale. Tournons notre pensée vers les choses solennelles et profondes. Que la science s'éclaire et se complète par les intuitions de la conscience et les facultés supérieures de l'esprit.

Le spiritualisme moderne nous y aidera!

LÉON DENIS

Au bord de la mer, près Nice, 20 janvier 1905.

GLANES ET BRINDILLES [1]

Cela avait été pour moi une joie très vive d'apprendre le don de la Lucia ; aussi est-ce avec la plus grande impatience que j'attendis le calme du soir pour commencer mes expériences avec elle. Mais, l'attente amène le plus souvent la réflexion, et, de celle-ci, naquit une appréhension qui augmentait à mesure que le temps s'écoulait.

La médiumnité, me disais-je, est d'essence si fragile ! Tel en a surabondamment aujourd'hui, qui, demain, s'en trouve complètement dépossédé. Très rares sont les médiums assez privilégiés pour conserver ce don toute leur vie ; et encore, que d'intermittences ! Les moins doués sont presque toujours à la merci des moindres chocs qui provoquent des éclipses, partielles chez certains, et souvent chez la plupart. — Depuis des années que Lucy était dans notre maison, je ne me souvenais d'aucun fait anormal qui eût pu éveiller notre attention.

Enfin l'heure si désirée sonna : ce fut une déception qu'elle m'apporta : A la table, quelques craquements insignifiants ; mais pas un battement, pas un raps. Alors j'essayai de l'écriture directe et plaçai un crayon entre les mains de Lucy. Si nous obtenions une communication, il ne pourrait y avoir d'équivoque, une fièvre typhoïde très violente, avait enlevé, chez mon sujet, son léger bagage scolaire et elle était restée complètement illettrée. — Là, encore, le succès ne fut pas brillant ; pourtant, évidemment il y avait une influence étrangère, surtout étant donné l'ignorance absolue de la Média. Elle me fit des lettres majuscules moulées, dont elle ignorait la valeur au point de les prendre pour des dessins ; puis des bras

(1) Voir *Revue* de janvier 1905.

assez mal faits, des Croix surtout ! Il y en avait, selon l'expression imagée de Lucy — « de toutes les qualités et de toutes les *nati-ions* ». — Oh ! ce langage de la bonne fille ! ineffable ! Il faisait l'amusement de tous nos visiteurs. — Prenez tous les dialectes et les patois aussi, faites-en une mixture, et vous aurez une idée de son jargon. — En écrivant, les doigts recroquevillés sur son crayon, elle peinait beaucoup, comme un jeune enfant qui commence les bâtons, cet A, B, C, de l'écriture ; comme lui aussi, elle laissait dépasser, de ses lèvres, un petit bout de langue qu'elle projetait victorieusement en avant, à la fin de chaque lettre. Evidemment, elle était très fière de son travail et y attribuait certainement une grande importance. Elle aurait ainsi continué jusqu'au jour, en me disant, de temps en temps, en se frictionnant énergiquement le bras :

— Si la Madama *sapettait* comme cela *m'astrape* dans le bras ! (si Madame savait comme le bras me fait mal !)

A part quelques brillantes exceptions dont j'aurai le plaisir de vous entretenir en leur temps, je ne pus jamais obtenir autre chose de ma « Média». — Peut-être était-ce cette fièvre qui lui avait supprimé son don !

Cette déception me fut presque un chagrin. — L'homme est ainsi fait ; une chose sur laquelle il ne compte pas, ne lui manque aucunement ; mais, faites luire à ses yeux l'espérance, aussi vague soit-elle, qu'il pourrait l'obtenir, et voilà qu'aussitôt il se suggère l'idée que cette chose est nécessaire à son bonheur; et, si sa possession lui échappe, il n'est pas loin de trouver que cela est injuste et qu'il est frustré.

J'étais encore sous l'influence de cette désillusion quand, un soir, mon fils Paul, en rentrant de chez un camarade, me dit avec animation :

— Oh, Mammina (1), si tu connaissais le phénomène étrange arrivé chez Poldino (2), dernièrement ?

A ce mot de phénomène, comme une chatte friande qui sent l'odeur de la crème, peu s'en fallut que ma langue n'imitât celle de Lucy écrivant ; je vous jure que le sentiment de la dignité maternelle seule, me retint. — Raconte vite, dis-je à Paul. Mais le méchant enfant d'ajouter : — Non, Poldino m'a fait jurer de ne te rien dire, son père sachant combien tu t'intéresses à ces problèmes veut venir lui-même t'en faire le récit.

J'allais exhaler mon dépit, quand j'entendis comme le bruit d'une invasion qui se précipitait dans l'escalier; quelques moments après le Capitaine G..., le père de l'ami de mon fils, faisait irruption chez moi avec ce qu'il appelait pittoresquement — sa bibliothèque circulante, — ouvrages en 6 tomes, gracieux de forme, sinon de fond ; à la reliure charmante, à laquelle, pour l'œil connaisseur, il manquait peut-être un peu de consistance, — plutôt article de Paris, quoiqu'il fût positivement composé, et l'un après l'autre, un peu dans toutes les principales villes de l'Italie. — Vous devinez, n'est-ce pas, que je veux vous parler des six aimables filles du Capitaine G., la seule bibliothèque que, je le crois du moins, il eut du plaisir à consulter.

(1) Petite mère.
(2) Léopold.

Pendant qu'elles s'essaiminèrent à peu près sur tous les sièges du salon, permettez-moi, lecteurs amis, de vous esquisser brièvement le portrait de leur père, afin que vous accordiez à son récit toute la confiance que je lui accorde moi-même : — Très grand, immense, et mince comme la lame de son épée, avec cela de gros yeux paisibles couleur faïence, qui étaient, disait-on, le miroir d'une âme bonne jusqu'à la candeur et d'un esprit, qui, semblable à son front, était un peu étroit.

Quand l'interminable gazouillis des jeunes filles permit au capitaine de parler, il me dit :

— Vous n'ignorez pas, signora, qu'il y a quelque temps, nous eûmes la douleur de perdre mon beau-frère, le chanoine S... C'était un collectionneur très entendu ; il avait surtout de fort belles gravures, entre autres une tête de Christ vraiment idéale ; je ne me lassais jamais de la regarder, et maintes fois, j'avais dit au chanoine : — Si vous mourez le premier, faites-moi l'amitié de m'en faire don. Et je lui marquais la place que je lui destinais dans ma chambre : — Non à la tête de mon lit, lui disais-je, car étant couché, je ne pourrais la contempler à mon aise, mais sur le panneau de la ruelle. — Or, il y a une douzaine de jours, la domestique de mon beau-frère envoyait, dès la première heure, nous faire savoir que son maître avait éprouvé quelques malaises sérieux : Ce n'est pas inquiétant, disait-on, mais elle préférait que Mme G... soit prévenue. Ma femme, alors, s'habilla vivement, et j'allai l'accompagner à travers le jardin jusqu'à la porte. En revenant à la maison nous babillâmes quelque temps, mes filles et moi, puis, je priai la Pepina (1) de me donner de l'eau chaude pour ma barbe et je montai dans mon cabinet de toilette, en passant par la chambre à coucher. A ce moment-là, je vous affirme, madame, que je ne pensai pas du tout à mon beau-frère ; peut-être ne pensais-je même à rien — (brave homme), quoi qu'il en soit, machinalement, mon regard se porta vers la ruelle du lit, et, à mon indicible stupéfaction, je vis, accroché à la muraille, à la place que je lui destinais dans ma pensée, le tableau du Christ que je convoitais, et cela si distinctement, avec un relief si tangible, que je crus que c'était le commissionnaire de la servante de mon beau-frère qui l'avait apporté et, qu'en cachette, mes filles l'avaient placé là pour me faire une surprise. A mes exclamations mes enfants étaient montés, j'allai à elles pour leur dire mon étonnement, et leur donner mes remerciements, quand me retournant vers le panneau où j'avais vu le tableau, je le leur indiquai, je devins livide — « le tableau était disparu et le panneau redevenu vide ». Alors un flot de sang me monta à la tête et si l'on n'avait approché un siège, je serais tombée, je balbutiai des phrases incohérentes et mes filles, inquiètes, crurent un instant que j'avais perdu la raison. — Tout cela, heureusement, dura moins de temps que je n'en mets à vous le dire ; je repris possession de moi-même et racontai à mes enfants l'étrange phénomène qui venait de se passer. — Mettons-nous à genoux, leur dis-je, et prions pour l'âme de votre oncle, qui vient de paraître devant Dieu.

(1) Joséphine.

Quelques instants plus tard, j'étais chez mon beau-frère ; j'y trouvai la maison envahie et ma pauvre femme pleurant près du corps inanimé de son frère, qui venait de succomber à une congestion. Je vous laisse à penser sa stupeur, quand je lui fis le récit de ce qui venait d'arriver à la villa. Tel fut le récit du capitaine G..., et je n'en soupçonne pas un instant la véracité.

Nous nous trouvons en présence d'un beau cas de télépathie : Il est à présumer que le chanoine mourant, voyant sa sœur à ses côtés, se dirigea en imagination vers son beau-frère ; et, se rappelant la promesse faite au sujet du tableau, et la place que M. G... lui destinait, il y concentra si fortement sa pensée, que son esprit, en s'extériorisant, en grava momentanément sa vision dans celui du capitaine, au point de la lui faire prendre pour une réalité.

(*A suivre.*) DIANE MAREST

L'Expérience personnelle de Madame D'Espérance

Sources de confusion (1).

Parmi d'autres sources de confusion doivent être comptées celles qui sont connues sous le nom de communications télépathiques, quoiqu'elles ne soient pas, je pense, aussi communes qu'on le pense souvent. Autant que je me le rappelle, aucun exemple d'une communication semblable ne s'est présenté pour moi, mais j'ai entendu en parler fréquemment par d'autres personnes. On peut, je crois, les expliquer par le fait que l'homme est un esprit, bien qu'étant incarné, tout autant qu'étant désincarné, et qu'il n'est pas impossible à un esprit incarné, sous certaines conditions, de s'extérioriser dans une certaine mesure et de se mettre en communication avec d'autres esprits, incarnés ou désincarnés. Nous avons tous entendu parler de pareils cas, et il y a des expérimentateurs qui attribuent tous les phénomènes psychiques à cette cause ; mais quant à moi, je crois que ces cas embarrassants sont les exceptions qui confirment la règle et que les communications que nous obtenons avec les médiums sont, en général, des communications émanant de ceux qui sont dans l'au-delà.

Toutefois, il convient de tenir compte de cette possibilité avant de déterminer la valeur ou l'authenticité des communications. En outre, il y a une autre question qu'il reste à résoudre, à savoir jusqu'à quel degré la mentalité du médium influe-t-elle sur les communications ?

C'est à l'investigateur de décider pour lui-même et il ne peut le faire que par l'exercice de ses observations personnelles et par sa connaissance des facultés du médium.

(1) Voir le n° du 1er avril.

Le plus sage des esprits que j'ai connus a toujours insisté pour que nous nous servions de notre raison pour juger de la valeur des communications ou des manifestations.

Comme nous sommes personnellement responsables de nos actions, nous devons par conséquent juger par nous-mêmes; et, pour former un jugement droit, nous devons nous servir de notre raison et avoir des faits sur quoi raisonner.

Il faut se souvenir que les esprits qui se communiquent à nous sont des humains, qui bien qu'ayant quitté la terre, sont restés tels, ayant encore les mêmes vues et les mêmes opinions que quand ils étaient vivants. Ils ne sont pas devenus omniscients, parce que ce sont des esprits, mais ils sont restés humains ayant passé par une phase de l'évolution de plus que nous. (*Applaudissements.*)

Sven Stromberg.

Pour montrer la difficulté qu'on éprouve souvent à obtenir les preuves de l'identité de l'esprit et à vérifier les déclarations qui nous viennent de l'au-delà, je vais vous citer un cas qui m'est arrivé avec quelques-uns de mes amis. — Mention en a été faite, d'une façon brève, dans l'ouvrage « *Au pays de l'Ombre* ».

C'était en 1890, le 3 avril, à 10 heures du matin. J'étais au bureau de la maison de commerce dont j'ai déjà parlé, où j'écrivais des lettres d'affaires qui devaient être mises à la poste avant midi. Je venais de mettre la date sur une feuille de papier et d'écrire l'en-tête, quand, soudain, je fus arrêtée par l'orthographe d'un nom. En reprenant ma plume, je m'aperçus que ma main avait, de son propre accord, écrit en grandes lettres, bien distinctes, « Sven Stromberg » et qu'elle avait ainsi gâté la feuille que j'avais commencée. C'était évidemment un nom suédois, mais qui m'était tout à fait inconnu. J'étais un peu contrarié de cet incident, car j'avais beaucoup à écrire avant l'heure de la poste; je jetai cette feuille de côté et en recommençai une autre, n'y pensant plus jusqu'au moment, où le courrier ayant été expédié, je mis de l'ordre dans mon bureau et retrouvai la feuille de papier sur laquelle était écrit ce nom étrange. Je l'examinai de nouveau et demandai aux commis s'ils ne connaissaient pas quelqu'un du nom de « Sven Stromberg », mais personne ne pouvait me renseigner. Plus tard, dans la journée, je fis mon rapport journalier pour M. Fidler, qui était en Angleterre, et j'y fis mention de l'incident. Ce rapport fut copié au registre, comme il est fait des autres lettres. Je mentionne ce détail parce que la date y est inscrite et qu'ainsi il est impossible d'en douter. Les copies de presse où l'incident est inscrit et le papier daté sur lequel le nom fut écrit ont été conservés.

Deux mois après, l'honorable Alexandre Aksakoff, le professeur Boutleroff et quelques autres amis russes vinrent nous rendre visite. M. Fidler était retourné en Suède et nous étions en pourparlers pour essayer de photographier des formes spirites matérialisées, et nous étions occupés à pren-

dre les dispositions nécessaires pour réussir. Notre vieil ami spirite « Walter » témoigna le désir de nous aider et nous discutâmes ensemble nos plans avec lui.

Pendant l'une de ces séances préliminaires, « Walter » écrivit :

« Il y a là un homme, nommé « Stromberg » qui désire faire dire à sa famille qu'il est mort. J'ai oublié de vous le dire avant. Il mourut, je crois, dans le Wisconsin, le 13 mars, et demeurait dans le Jemtland. Y a-t-il un tel endroit? Quoi qu'il en soit, il est mort et il veut qu'on le sache chez lui. Il avait une femme et une demi-douzaine de petits enfants.

Ceci n'avait aucun intérêt pour nous, excepté pour M. Fidler qui dit : « Je me demande si c'est le Stromberg qui a écrit son nom sur une feuille de papier dans mon bureau, il n'y a pas longtemps, s'il est mort dans le Jemtland, il faut qu'il nous donne l'adresse de sa femme. »

« Non, il mourut en Amérique, mais sa famille habite le Jemtland. » « Très bien, répliqua M. Fidler, donnez-moi leur adresse et je leur écrirai. »

Le lendemain, toutes les préparations pour les expériences proposées furent achevées, mais il faisait déjà tard et il fut impossible d'avoir une séance le soir. Toutefois, M. Boutleroff, qui devait être le photographe, dit qu'il désirait faire l'essai de la lumière et s'assurer que tout marchait bien; nous nous rendîmes donc tous à la chambre où la séance devait avoir lieu pour assister à l'épreuve.

Une Photographie Spirite inattendue.

M. Boutleroff me pria alors de prendre ma place habituelle, afin qu'il pût mettre son appareil au point, ce que je fis; quant aux autres, les uns s'assirent, les autres restèrent debout. On éteignit les lampes, puis on exposa la plaque et on éclaira la chambre à la lumière du Magnésium. Au même moment, je sentis distinctement quelque chose me toucher la tête ; mais avant que j'eusse le temps de parler, quelqu'un s'écria : « Il y avait une figure d'homme derrière vous ! » « Et tous de dire : Et moi aussi je l'ai vue! » Je sentis en effet quelque chose, ajoutai-je, mais je ne le vis pas.

Comme de raison, nous attendîmes avec impatience que la plaque fût développée et nous donnât une empreinte ; et nous pûmes alors constater, en effet, qu'il y avait derrière moi une figure d'homme, calme et paisible, qui faisait contraste avec la mienne, car la lumière vive m'avait fait faire des grimaces. Personne cependant ne prit grand intérêt dans cette photographie excepté M. Fidler, tous les autres étant trop absorbés par leurs expériences. M. Fidler demanda à Walter s'il connaissait l'homme qui venait d'être photographié.

Oui, répliqua « Walter », c'est bien le Stromberg dont je vous ai parlé. Ce n'est pas dans le « Wisconsin » qu'il est mort, mais à « New Stockholm », et ce fut le 31 mars et non le 13 ; je sais qu'il y avait un 3 et un 1, mais je ne savais pas comment ces chiffres étaient placés, sa famille demeure à « Strœms Stocking » ou un nom semblable à celui-là, dans le Jemtland. Il quitta de là, en 1886, d'après ce qu'il m'a dit, se maria et eut

trois enfants — et non pas six — puis il mourut respecté et pleuré par tous.

« Eh bien, que désire-t-il que je fasse ? Enverrai-je sa photographie à sa femme? demanda M. Fidler. »

— Comme vous êtes lourd ! « répliqua Walter ». « Je vous ai dit que sa famille dans le Jemtland ne sait pas qu'il est mort ; sa femme le sait, je crois, et il désire que tous le sachent ainsi que tout ce qui concerne les regrets et le respect. »

— « C'est à la femme à le leur dire », dit M. Fidler, mais si cela lui est agréable, j'écrirai ou du moins je prendrai des informations. »

— Je vous remercie, je le lui laisserai savoir. Il dit que tout le monde le connaissait, de sorte que je pense que si vous envoyez la photographie au Jemtland, vous en aurez des nouvelles. Envoyez-la à sa femme, si vous voulez. C'est tout à fait un étranger pour moi, mais le pauvre diable pense qu'on sera content d'avoir de ses nouvelles.

Le jour suivant, M. Fidler tint sa promesse et écrivit au curé de Strœm, dans le Jemtland, pour demander si un homme du nom de Sven Stromberg avait demeuré dans sa paroisse et avait émigré pour l'Amérique vers 1886 ; et dans l'affirmative de lui donner les noms et adresses de quelques-uns de ses parents. En même temps, M. Fidler chercha sur la carte s'il s'y trouvait un endroit nommé « New Stockholm », mais il n'y était pas. Il se rendit aux bureaux des diverses agences d'émigration pour prendre des renseignements ; mais on n'y connut pas d'endroit de ce nom. Il écrivit ensuite à un ami, le consul de Suède à Winnipeg, dans le Canada, lui racontant l'histoire et le priant de se renseigner sur l'existence d'un endroit nommé « New Stockholm ». Après que cette lettre eût été envoyée, une réponse du curé vint de Strœm disant qu'il avait parcouru avec soin tous les livres mais qu'il n'y avait trouvé personne de ce nom ayant jamais vécu dans la paroisse. Il y avait un certain « Sven Ersson » qui était marié et était parti pour l'Amérique à peu près vers cette époque, et il y avait même plusieurs autres « Svens » mais jamais il n'y a eu un « Sven Stromberg ». Cette lettre, concurremment avec le fait que personne n'avait entendu parler d'un endroit nommé « New Stockholm », semblait montrer, d'une manière évidente, que quelqu'un avait voulu s'amuser et je conseillai à M. Fidler de laisser tomber l'affaire ; mais on ne put pas faire revenir la lettre adressée au consul Ohlén.

Preuve de l'Identité de l'Esprit.

Du temps s'était écoulé depuis quand, un jour, le facteur de la poste apporta un journal du Canada. En l'ouvrant les premiers mots que M. Fidler aperçut furent « New Stockholm », comme en-tête d'un article sous lequel étaient tracées les initiales « A. S. ».

Entre temps, le consul Ohlén avait reçu la lettre de M. Fidler. Le consul n'était pas spiritualiste ni même bien disposé pour le spiritualisme ; c'était un ami à M. Fidler et il se mit à prendre les renseignements nécessaires. Il y eut ensuite une longue correspondance d'échangée et le consul Ohlén

vint du Canada pour faire des recherches. — « A. S. » à qui M. Fidler avait écrit fournit aussi beaucoup de renseignements desquels il résulta que « Sven Ersson » de la paroisse de « Strœm Locken (dans le Jemtland) Suède, avait épousé Sarah Kaiser et avait émigré au Canada où il avait pris le nom de « Stromberg ».

C'est une chose très commune, parmi les paysans de la Suède, de changer de nom, parce qu'ils n'ont pas de nom de famille. Si un homme du nom de « Jean » a un fils baptisé du nom de (Carl) Charles, l'enfant est toujours connu après sous le nom de « Carl Johnson », ou Carl (Charles) le fils de John (Jean). Si l'enfant se nomme Mary (Marie), on ne la connaîtrait pas sous le nom de « Mary Johnson », mais « Mary Johnsdanghter » (Marie la fille de Jean). Par conséquent, dans un pays neuf, on évite la confusion résultant de l'adoption d'un nom de famille.

« Sven Ersson » prit donc le nom de son lieu de naissance, comme nom de famille quand il alla au Canada et devint « Sven Stromberg ». Il acheta du terrain en 1887, dans un pays nommé « New Stockholm »; il eut trois enfants, et il mourut dans la nuit du 31 mars 1890. On interrogea sa femme ainsi que son médecin et le prêtre qui étaient présents à l'heure de sa mort. Sa femme et le prêtre dirent qu' « une des dernières demandes du mourant fut qu'on informât ses amis en Suède de sa mort ». Mais, on ne l'avait pas fait. La lettre avait été écrite, mais par suite de différentes causes dont la plus importante était que le bureau de poste était à vingt-quatre milles de là, la lettre n'avait pas été envoyée.

Les lettres de M. Fidler avaient fait un tel bruit que la pauvre femme fut assiégée d' « interviewers » de différentes villes et devint si effrayée et si désolée qu'elle se mit en route pour « Whitewood », où était le bureau de poste, afin d'envoyer en Suède les lettres qui avaient été retardées. Quand les nouvelles arrivèrent à Strom, dans le Jemtland, le curé écrivit de nouveau à M. Fidler pour lui donner tous les détails qu'il avait, du reste, déjà reçus du Consul Ohlén de l'ecclésiastique du Canada et de « A. S.. » — Bref, toute l'histoire fut confirmée. (*Applaudissements.*) Plusieurs reconnurent la photographie, car elle avait été envoyée à Strom et affichée dans un bureau public ou une sacristie qui sert d'hôtel de ville dans une paroisse suédoise, avec prière que toutes les personnes qui la reconnaîtraient y inscriraient leur nom. Elle fut renvoyée avec plusieurs signatures et remarques, quelques-unes faisant allusion à la moustache qu'il portait et qu'on ne lui avait pas vue, quand il était jeune homme, avant son émigration.

Le fait reconnu.

Les recherches que fit M. Fidler durèrent un an, mais elles furent complètes.

Toute la correspondance, ainsi que les certificats, les déclarations et les attestations des diverses personnes préposées aux recherches, en Suède et au Canada, ont été conservées et sont maintenant entre mes mains depuis la mort de M. Fidler.

Les renseignements révélèrent les faits suivants ; que le bureau de poste le plus rapproché de « New Stockholm » est « Whitewood », à 24 milles de distance ; qu'il y a maintenant un service hebdomadaire régulier ; avant 1890 le courrier était très irrégulier et plus rare. La station télégraphique la plus proche fut, jusqu'en 1893, à plus de 100 milles de « New Stockholm ». Il n'y avait pas de chemin de fer. Tous les voyages jusqu'à la poste devaient se faire à pied ou à cheval. Ces faits rendaient impossible l'envoi de la nouvelle de la mort de M. Stromberg par un moyen ordinaire dans un aussi bref délai.

Néanmoins, le fait est parfaitement établi que endéans les soixante heures de sa mort à « New Stockholm », dans le territoire Nord-Ouest du Canada, il écrivit son nom sur une feuille de papier dans le bureau de M. Matthieu Fidler, à Gothenburg-Suède ! (*Applaudissements.*)

L'histoire, avec tous ses détails, fut publiée en Scandinavie, en Allemagne, en France et au Canada, et un résumé en fut fait par M. Fidler en 1893, dans le *Médium et l'Aube.*

Il est certain qu'on parla plus de « Sven Stromberg » depuis sa mort que de son vivant et ce fut peut-être pour lui une source d'hommage rendu à sa mémoire. Il est probable que, dans ses derniers moments, ses pensées se tournèrent vers son pays natal et qu'il fut aussi victime de la nostalgie qui fait revenir tout paysan suédois à son pays, quelle qu'ait été sa prospérité sur un sol étranger, et quelque pauvre que puisse être son lieu de naissance. En effet, j'ai remarqué que cette maladie est toujours en raison directe de la pauvreté, quoique une visite, en général, suffise pour en être guéri. (*Applaudissements.*) « Sven Stromberg » avait réussi et il était fier de son succès. Il désirait que sa famille sût qu'il était devenu au Canada un homme plus important qu'il ait jamais pu espérer l'être en Suède. Il est probable que ce désir, joint à sa nostalgie, lui donna la force d'atteindre son but et nous fournit ainsi l'occasion d'un travail d'un an pour prouver qu'en vérité cela fut.

A quoi sert le Spiritualisme ?

Une des questions nombreuses faites d'ordinaire est la suivante : à quoi sert le spiritualisme? Le christianisme a toujours enseigné qu'il y avait une autre vie et aucun chrétien n'en a jamais douté. Toutes les religions, même les plus primitives, nous disent qu'une existence plus heureuse et plus glorieuse nous est réservée dans l'au-delà. — A quoi bon, donc, le spiritualisme ?

Un correspondant m'écrivit il y a quelque temps, ce qui suit :

« En admettant même, comme vous le dites, que, dans certaines conditions, les esprits peuvent revenir et communiquer avec nous, quel bien cela nous fait-il ? — Naturellement, on vous répondra que cela donne de la consolation aux cœurs souffrants, et démontre que l'enseignement de la religion d'une vie future sont des faits. « Mais un vrai chrétien ne devrait pas demander de telles preuves car sa religion lui en donne de suffisantes pour les heures de chagrins et de deuil. J'ai lu votre livre « *Au pays de l'Om-*

hre » et je crois que tout ce qui s'y trouve, en fait de phénomènes, est vrai, mais je n'approuve pas les phénomènes spiritualistes et je n'en vois pas l'utilité. »

Cette lettre est le modèle du plus grand nombre de celles que je reçois, et je vous avoue qu'elles m'irritent souvent, et je répondis à celle-ci que je n'étais pas content, quand j'avais envie de sortir, qu'il pleut, qu'il tonne ou qu'il fait de l'orage ; mais la pluie, le tonnerre ou le brouillard venait quand même, malgré mon mécontentement ! Les faits n'étaient pas changés à cause de mes opinions. L'existence d'un monde spirituel, le retour éventuel d'un petit nombre de ses habitants et de leurs communications avec les vivants, sont des faits réels, qu'on les approuve ou non. Mais tout le monde n'est pas capable d'apprécier l'avantage de la pluie, ni l'effet purifiant d'un orage, et même le plus malin d'entre nous n'a pas encore découvert l'avantage qui résulte d'un brouillard épais. Et cependant, ce sont là des faits dont il faut tenir compte.

Comme je racontais à un ami le désagrément que cela me causait, il me répondit qu'il était aussi peu raisonnable de se vexer de pareilles questions que de se tourmenter de ce qu'un aveugle ignore l'utilité et la beauté de la lumière et qu'il serait préférable d'avoir une réponse satisfaisante à donner. (*Applaudissements.*)

(*A suivre*)

Traduit du Journal anglais *Light*.
Professeur C. MOUTONNIER

Nice, le 27 avril 1905.
25, Boulevard Victor-Hugo.

LETTRES SPIRITES

Cher Monsieur P. Leymarie,

J'ai eu, ces derniers temps, l'occasion d'échanger quelques lettres, sur des sujets spirites, avec deux dames, esprits élevés et très ouverts mais encore peu au courant de nos croyances.

La nécessité de formuler, avec clarté et précision, ma pensée, m'a amené à étudier moi-même, un peu plus profondément que je ne l'eusse fait sans cela, les questions qui m'étaient posées, et j'ai pensé que peut-être, malgré leur simplicité, ces études pourraient intéresser les lecteurs de la *Revue*.

Je vous les offre donc, en les faisant précéder soit de la question, soit des portions de lettres auxquelles j'avais à répondre et ne souhaite qu'une chose c'est que ma petite lampe de ver-luisant serve à éclairer quelqu'un.

Le point de départ de cette correspondance a été une simple question sur les âmes-sœurs, à laquelle j'ai répondu par une courte note. Voici question et réponse :

— *Pourriez-vous me dire jusqu'à quel point on doit croire à la théorie des âmes-sœurs ?*

Réponse. — Les âmes-sœurs sont bien, à mon avis, une réalité, mais transitoire, ne correspondant ni à une réalité primitive, originelle, ni à une réalité finale.

Pendant les longs millénaires de sa première enfance, l'*ego* humain, venant à peine de prendre conscience de son individualité, effrayé et meurtri de toutes parts par les forces adverses de la Nature, se renferma comme un colimaçon dans sa coquille.

Ainsi, durant des siècles et des siècles, nous n'eûmes d'autres buts que le bien-être ou le plaisir de ce corps fragile et tremblant qui constituait à nos yeux notre être véritable.

Mais voilà que tout à coup un nouveau mobile, encore inconnu, intervient dans notre vie. Après un acte de dévouement accompli dans un but intéressé, nous avons été tout surpris de constater que la joie procurée à autrui nous est plus douce que celle que nous avions recherchée pour nous-même et, depuis cette heure révélatrice, nous avons compris et savourons, de plus en plus, les charmes jusqu'alors insoupçonnés de l'amour et du sacrifice.

Vers ce moment, lorsque, dans la série de nos vies, commence en nous la floraison des sentiments élevés et des sensibilités exquises qu'on nomme les vertus du cœur, il nous arrive de rencontrer sur notre route une âme parvenue à ce même point de son développement et s'ouvrant, comme la nôtre, à toutes les hautes aspirations.

Cette communauté de pensées, de sentiments, de buts, nous rapproche; une communion s'établit de plus en plus profonde, et les harpes divines qui sont en nous s'accordent et vibrent désormais à l'unisson.

Un peu plus tard, dans le cours de nos existences, de nouvelles rencontres se font, de nouvelles sympathies s'éveillent, et des familles d'âmes se forment ainsi, s'accroissant de vies en vies.

Le solo primitif est devenu successivement un duo, un trio, un quatuor, et il éclatera, à la fin des temps, en une immense harmonie où pas un son ne sera discordant.

C'est ainsi que nous montons de l'individualisme égoïste à l'amour universel, et que, partis de l'homme, nous aboutirons à Dieu.

S. HENRIQUET

D'une lettre de Madame B. P.

. . . . . .

« Il y a deux choses qui me déçoivent dans vos idées d'autre part, si belles et si consolantes : si la sympathie entre âmes ne se relie à rien ni dans le passé ni dans l'avenir (en deçà et par delà notre existence personnelle) cela contredit, il me semble, au lieu de la fortifier, la croyance à la réincarnation.

« Il n'y a pourtant pas de raison pour que nous ne retrouvions pas,

dans ces sympathies, des sentiments éprouvés dans d'autres existences.

Vous dites qu'on ne se comprend que parce qu'on est au même degré moral : j'aime mieux penser qu'on se *reconnaît* après s'être déjà aimés. Je n'ai jamais eu la moindre répugnance à admettre les existences antérieures qui, seules, peuvent expliquer et nos facultés innées et aussi notre destinée ici-bas, avec ses traverses et ses bonheurs si incohérents en apparence ; mais ce qui me répugne énormément, c'est de penser que l'âme revêt une série de *corps* différents, dans notre petit monde terrestre, au lieu d'aller revêtir d'autres formes plus ou moins éthérées, suivant ses mérites, dans les autres sphères de l'immensité. »

RÉPONSE.

Où donc avez-vous vu, où donc ai-je dit que « la sympathie entre âmes « ne se relie à rien, ni dans le passé ni dans l'avenir (en deçà et par delà « notre existence personnelle) » ? J'ai affirmé tout le contraire :... « les harpes divines qui sont en nous s'accordent et vibrent *désormais* à l'unisson. » « Nos familles d'âmes *s'accroissent* de vies en vies. »

Mais, puisque vous m'avez mal compris, c'est qu'il était nécessaire de développer plus amplement ma pensée ; je vais donc le faire de mon mieux.

Je ne sais si vous connaissez un toast que j'ai écrit il y a bien longtemps. Parlant de l'heure très lointaine où l'humanité aura enfin atteint la conscience de ses vies antérieures, je disais :

Car nous verrons tous nos passés ;
Nos limbes, nos matins glacés
Au fond des mers dans l'épouvante,
Où quelque invisible courant
Tournoyait sans cesse, effarant
Nos longs cheveux d'algue vivante.

Nous suivrons notre âme, émergeant
Sous la rosée aux pleurs d'argent,
Ouvrant, fleur, une humble corolle,
Chantant, oiseau, dans les forêts
Et, par d'insensibles progrès,
Montant des cris à la parole !

Toute cette lente évolution, chère madame, vous la comprenez et l'admettez sans doute ; mais ce qu'il faut comprendre aussi, c'est que longtemps, longtemps, dans cette interminable série de vies végétales et animales, nous n'avons été que des manifestations momentanées de l'âme collective de l'espèce.

A chaque printemps l'âme des arbres monte en flots de vie dans les rameaux qu'elle couvre de feuilles. Chacune de ces feuilles a sa physionomie, sa personnalité ; suivant la place qu'elle occupe elle prend sa part plus ou moins grande de soleil, de rosée ou de vent : Elle puise, dans l'air qui l'en-

toure, plus ou moins d'éléments qui font circuler en elle une intensité de vie plus ou moins grande. Mais, vienne l'automne, la feuille jaunit, se dessèche et tombe.

Est-elle donc morte, cette âme dont elle fut la manifestation? Non pas, mais elle s'est retirée dans l'extrémité du rameau. Individualisée quelques mois, elle redevient l'âme collective de l'arbre, accrue de tous les suppléments d'énergie qu'elle a puisés dans ses personnalisations momentanées, et qu'elle déploiera de nouveau lors des frondaisons futures.

De même les plantes et les animaux ne sont que des individualisations passagères de l'âme collective de l'espèce. Ils évoluent lentement avec l'espèce; ou, pour parler plus exactement, par eux, par leurs innombrables expériences, l'espèce réalise son évolution, transformant ces expériences en instincts.

Mais un jour une de ces personnalités animales transitoires, développée au contact de l'homme, dans la société de l'homme, par l'affection de l'homme, sent s'éveiller en son être des vibrations toutes nouvelles qui n'ont rien de commun avec les vibrations instinctives qu'elle a héritées de l'espèce. Imprécises encore, des pensées se formulent, de vagues raisonnements s'ébauchent, des souffles de tendresses remuent son âme naissante. A partir de ce moment l'individualisation permanente a commencé pour elle; elle a émergé de l'espèce et acquiert bientôt ses droits à la condition humaine dans laquelle elle évoluera désormais, âme individuelle persistante et bien distincte sous les divers vêtements de chair qu'elle revêtira dans la suite des siècles.

Or, à ce début de nos vies individuelles, nous sommes seuls; nous arrivons à peine; nous ne sommes encore que des ébauches d'âmes, sans famille et dépaysées dans ce milieu tout nouveau où nous entrons. Mais bientôt nous nous rapprochons par le cœur d'une, puis de deux, de trois autres individualités, et c'est là le point de départ de ce que j'ai appelé notre famille d'âmes.

Nous les aimons quelques années, puis vient la mort qui momentanément nous sépare; mais à travers les vicissitudes de nos existences successives, la grande loi d'amour nous rapproche de temps à autre. Alors nous nous étonnons de sentir naître en nous comme une sympathie spontanée; nous en cherchons vainement la cause et nous ne comprenons pas, ainsi que vous le dites si bien, que nous nous reconnaissons après nous être déjà aimés.

Cependant il ne faut pas croire qu'à chacune de nos existences nouvelles, nous retrouvons *tous* ceux auxquels nous rattachent des liens d'affection. Il en est beaucoup qui ne se sont pas réincarnés en même temps que nous ou dont nous sommes séparés soit par la distance soit par les contingences de la vie; mais, chaque fois, nous en retrouvons quelques-uns et nouons des amitiés nouvelles, en sorte que chacune de nos existences resserre nos affections anciennes et accroît d'éléments nouveaux notre famille d'âmes, jusqu'au jour où nous aurons enfin compris et goûté cette vérité suprême

que toute l'humanité, et même tout ce qui a vie, est bien réellement le sang de notre sang, la chair de notre chair, l'âme de notre âme.

Alors nous sentirons que nous sommes issus de Dieu et uns avec Dieu.

Alors, enfin, nous savourerons, dans leur intégrité, ces trois plénitudes du bonheur que célébrèrent, dans leurs *Triades*, les Bardes de l'Ile de Bretagne : « Participer de toute qualité avec une perfection principale ; posséder toute espèce de génie avec un génie prééminent ; embrasser tous les « êtres dans un même amour, avec un amour en première ligne, savoir « l'amour de Dieu, c'est en cela que consiste la plénitude du ciel et de « Gwynfyd. »

C'est pourquoi j'ai peut-être eu tort de dire que les âmes-sœurs n'étaient qu'une réalité transitoire ; car, si elles n'existent pas au début de nos vies, en revanche, à la fin des temps, l'humanité ne formera qu'une seule famille animée d'un immense amour.

Me suis-je mieux fait comprendre, chère Madame ? Je voudrais le croire, mais je sens bien toute l'insuffisance de ces explications.

Une des raisons pour lesquelles vous avez difficilement saisi ma pensée, c'est que vous confondez sans doute encore l'*individualité* avec la *personnalité*.

La personnalité (du latin *persona* marque, ou mieux de *per sonare* sonner à travers) n'est, en réalité, que la forme visible, le vêtement de chair qui nous permet de constater l'existence de l'*individu*, tout en le dérobant à nos yeux ; c'est le masque à travers lequel il parle.

De même qu'un acteur vient vivre sur la scène aujourd'hui le personnage d'Othello, demain le personnage de Hamlet, après-demain le personnage de Hernani, de même l'*individu* vient successivement vivre, sur la scène terrestre, une série de personnages sous des formes et des noms différents ; mais, sous la variété de ces formes, dans la diversité de ces conditions sociales, sous ces masques en un mot, l'*individualité* persiste, une et toujours la même.

Inexpérimenté au début de sa carrière, l'acteur se perfectionne à chacun et par chacun de ses rôles ; c'est ainsi que l'homme, égoïste au début, doit marcher vers la perfection de l'amour et du sacrifice à chacune et par chacune de ses vies.

— Mais, dites-vous, pourquoi ne pas changer de scène ? pourquoi revenir éternellement dans ce même monde jouer nos rôles successifs ?

— Veuillez tout d'abord le remarquer, chère Madame, je ne vous ai point affirmé que le » petit monde terrestre » qui vous déplaît tant doive être notre éternel habitat. Ce sont là questions contingentes que nous traiterons peut-être un jour, mais pour le moment examinons nos desiderata.

Vous voudriez que, « suivant ses mérites », notre âme pût émigrer dans l'une ou l'autre des sphères de l'immensité.

Et quel intérêt voyez-vous donc à ce changement individuel de lieu de résidence ? Puis, quelle loi en réglerait la marche ascendante ? et si, ayant atteint tel degré de développement, nous devions aller vivre dans Jupiter ou dans Saturne, nous nous trouverions donc forcément séparés de ceux

qui, moins développés que nous, resteraient en arrière, et que nous aimerions cependant, et auxquels, en restant, nous pourrions être utiles.

Et puis enfin, ne comprenez-vous pas que, quelles que soient leurs différences de densité, de température ou de lumière, tous les mondes que nous voyons remplissant l'espace sont toujours globes de matière et que les conditions du bonheur y sont sensiblement les mêmes que sur notre terre tant et si injustement décriée. Car les conditions du bonheur ne sont pas hors de nous mais en nous-mêmes, et lorsque nous aurons compris, lorsque nous aurons ouvert les yeux de nos esprits à la réalité éternelle, et les portes de nos cœurs à l'amour vraiment divin, c'est-à-dire universel, nous aurons atteint le bonheur et toutes les misères du monde ne seront plus pour nous que des fantômes vains dont s'effrayait et s'alarmait sans raison notre enfance morale.

Je ne sais si tout cela sera un peu plus clair pour vous, chère Madame. J'aurais voulu mieux dire ; pardonnez à mon impuissance.

. . . . . .

(*à suivre*) S. HENRIQUET.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1).

XV

Les Sacrements (*suite*).

L'Extrême-Onction. — Dans les pays orientaux, les onctions faites sur le corps avec de l'huile ou des corps gras, ont été de tout temps en usage. Excellentes au point de vue hygiénique, elles combattaient l'ardeur du climat, ralentissaient la transpiration et donnaient de la souplesse aux membres. Elles étaient naturellement appliquées aux malades comme moyen thérapeutique, et les prêtres, qui seuls alors connaissaient les pratiques médicales, introduisirent l'usage des onctions, accompagnées de prières, dans le domaine religieux. Au soulagement physique obtenu par l'onction, ils joignirent la croyance au soulagement moral, et ces deux facteurs réunis apportèrent aux malades et aux mourants le bien-être et le calme après lesquels ils aspiraient.

L'idée de l'immortalité de l'âme et d'une vie future peu différente de la vie terrestre, plane au-dessus de toutes les anciennes croyances : les monuments, les écrits, les coutumes, les rites funéraires des peuples nous en

(1) Voir les numéros de la *Revue* de 1904 et de janvier, mars et avril 1905.

donnent mille preuves, et toutes les religions nous offrent le spectacle de cérémonies particulières destinées à favoriser le dégagement de l'âme au moment de la mort. Leurs fondateurs connaissaient toutes les difficultés que présentait le passage d'une vie à l'autre, et ils avaient fait tous leurs efforts pour les aplanir.

Le Livre des Morts, ce livre extraordinaire, nous montre combien était grande, chez les anciens, la connaissance de l'au-delà, combien était puissante l'idée de la survie et de l'immortalité. Ce livre — que les Égyptiens recopiaient continuellement pour qu'un exemplaire pût être placé à côté de chaque momie, — nous montre la lutte qui se livre après la mort entre l'Esprit et la Matière, entre l'être qui ne veut pas se séparer de son corps, qui veut rester attaché à la terre, et son Esprit guide qui lui fait entrevoir les lueurs splendides de l'au-delà, et qui l'encourage à faire tous ses efforts pour abandonner son enveloppe mortelle. Le livre indique en outre toutes les incantations et toutes les prières qui doivent être prononcées pour que le mort puisse surmonter les épreuves qui l'attendent, échapper aux poursuites des Esprits mauvais et se présenter avec toute sa force devant le tribunal d'Osiris.

Cette grande conception de la vie future, commune à tous les peuples orientaux, avait fait disparaître chez ces peuples toute crainte de la mort qui ne subsistait plus guère que chez les Juifs. La Bible n'enseigne aucune prière ni pour les malades ni pour ceux qui sont disparus, et elle ne nous parle que des lamentations et des désespoirs qui accompagnaient les funérailles. Le christianisme, en établissant l'usage de la prière pour ceux qui allaient mourir, allait faire revivre l'idée ancienne de la survie, délaissée par le peuple hébreu trop grossier et trop barbare pour la comprendre.

Saint-Jacques-le-mineur qui a écrit — ou sous le nom duquel on a écrit — une des plus belles épîtres du nouveau Testament, dit aux fidèles des douze tribus : « si quelqu'un parmi vous est malade, qu'il fasse appeler les « anciens de l'Église, et que ceux-ci prient pour lui après l'avoir oint « d'huile au nom du Seigneur : la prière de la foi sauvera le malade, et le « Seigneur le relèvera : et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardon- « nés. » (Ch. V, versets 13 et suivants.)

Les pères de l'Église adoptèrent ces recommandations de Jacques : ils décidèrent que des prières seraient toujours faites au chevet des mourants, et ces prières prirent bientôt une certaine importance aux yeux des premiers chrétiens. Cette importance ne fit que grandir avec le temps, et le concile de Trente, en déclarant les sacrements de l'Extrême-Onction d'origine divine, en fit un article de foi. Mais pour ce sacrement, comme pour les autres, l'idée première se perdit. La croyance que l'âme, au lieu de vivre d'une vie future active et méritante, allait être emprisonnée dans un Enfer

et dans un Paradis éternels, faussa la signification des prières. Pourquoi même prier pour des âmes dont le sort était irrévocablement fixé ? Et les Églises protestantes, qui ne voulurent pas admettre le Purgatoire, furent logiques en ne s'occupant plus des morts et en ne priant pas pour eux. Dieu avait prononcé ; rien ne pouvait faire changer sa décision.

L'Église catholique comprit le danger de cette conception absurde. En adoptant l'idée du Purgatoire, c'est-à-dire d'un lieu d'où l'on pouvait sortir, elle laissa subsister dans les cœurs l'espérance de pouvoir adoucir le sort de ceux qu'on avait aimés, et elle adopta, pour l'Extrême-Onction comme pour les funérailles, des prières particulières. — Mais le Dieu de Jésus, le Dieu plein de miséricorde et d'amour pour tous ses enfants n'avait pu remplacer complètement, dans l'esprit des chrétiens, le terrible Jéhovah de la Bible, et les prières que nous récitons encore aujourd'hui pour les agonisants et pour les morts, sont, comme dans les premiers âges, toutes pleines d'une sombre terreur et d'un mysticisme incompréhensible, quand elles ne sont pas d'une puérilité absolument déconcertante.

Ainsi, dans les litanies qu'on psalmodie au chevet de ceux qui vont mourir, on demande à Dieu de délivrer leur âme de l'Enfer, comme il a délivré Noë du déluge, — Abraham des idôlatres, — Isaac des mains de son père qui voulait l'immoler, — Daniel, de la fosse aux lions, — Loth, de l'embrasement de Sodome, etc., etc.

Relisez les psaumes qui sont chantés à la messe des morts et pendant les funérailles, le *de Profundis*, le *Libera*, le *Miserere*, le *Dies iræ*, vous n'y trouverez que des paroles d'épouvante et des cris d'effroi. — La crainte de l'Enfer et de la colère divine reparaît à tous les versets et hante les esprits. On n'implore pas le Dieu bon et compatissant, mais le Dieu des vengeances, le Dieu qui doit un jour réduire l'univers en cendres et livrer les maudits au feu dévorant. On lui demande de purifier avec l'hysope, et de donner le repos éternel à celui qui a été engendré dans l'iniquité, et que sa mère a conçu dans le péché : et on lui demande, en même temps, de délivrer Israël et de le racheter de ses crimes.

Sur la tombe, on chante le psaume *Benedictus*, le cantique de Zacharie, qui n'a absolument aucun rapport avec la situation, dans lequel on parle encore du rachat d'Israël, des Prophètes, du serment d'alliance fait à Abraham, et « des entrailles de la miséricorde de Dieu suivant laquelle le véritable soleil nous a visités » !...

Prières bizarres, puériles, incompréhensibles, absolument rebelles à notre mentalité, que les Prêtres et quelques assistants récitent machinalement sans que leur pensée s'arrête un instant sur les paroles qu'ils prononcent, et sans qu'ils cherchent à se rendre compte de leur inanité. Comment en effet le récit des légendes du peuple Juif, et des aventures extra-

ordinaires de Daniel, d'Isaac ou de Jacob pourrait-il en rien faciliter l'élévation de l'âme vers Dieu ?... Comment les lamentations de David, psalmodiées dans un mauvais latin, pourraient-elles être d'un secours quelconque pour l'Être qui traverse le passage si pénible de la vie matérielle à la vie de l'Esprit ?

∴

Comment pouvons-nous nous représenter cette transition entre deux états si dissemblables ?

La Religion, bien différente en cela des Religions passées, ne nous donne aucun renseignement sur cette question pourtant si importante. La science, renfermée dans ses vieilles doctrines, se refuse absolument à aborder le problème, et à rechercher les lois qui unissent la matière à l'Esprit.

Il faut donc nous en rapporter aux communications qui sont données sur ce sujet dans le monde entier, et dans tous les milieux, depuis plus d'un d'un demi-siècle. On croit, ou on ne croit pas à la possibilité des relations avec l'autre monde; je ne veux pas soulever ce débat. Mais pour ceux qui admettent cette possibilité, — et ils sont de jour en jour plus nombreux, — je me bornerai à résumer les enseignements très connus qui ont été reçus par des milliers de médiums, en faisant remarquer que ces enseignements étant presque toujours en parfaite concordance, il y a tout lieu de croire à leur exactitude et à leur véracité.

Un homme va abandonner son enveloppe terrestre pour vivre dans le monde de l'au-delà. — Le cœur va cesser de battre. — Le fluide vital abandonne peu à peu les membres qui se roidissent; l'être, qui continue cependant à se sentir vivre, tombe dans un engourdissement profond. — Cet engourdissement peut être comparé à celui qu'on éprouve quand on sort d'un lourd sommeil rempli de cauchemars, alors que l'esprit, en proie à une torpeur pénible, ne parvient pas à se ressaisir.

La mort est venue. — L'être est dans la nuit, — un silence profond l'environne, — sa gorge ne peut plus proférer un seul cri, et il sent son corps auquel il est encore attaché, et sur lequel il ne peut plus agir, tomber en décomposition. Moments terribles, pleins d'angoisses et d'épouvantements indicibles, pour tous ceux qui se trouvent dans de mauvaises conditions pour passer de la vie terrestre à la vie astrale. Il y a là une transformation pleine de mystères que les anciens avaient poétiquement comparée à celle du papillon qui après avoir brisé péniblement son enveloppe soyeuse et être sorti de son tombeau, reste quelque temps douloureux et sans force, avant de pouvoir s'élancer vers le soleil.

Toutes les communications s'accordent à dire que cet état de trouble, cet état de souffrances morales et même physiques, tant que l'Esprit n'est pas

complètement délivré, varie avec chaque individu ; qu'il est plus ou moins long, suivant son degré d'avancement moral, suivant la vie qu'il a menée sur cette terre, suivant les idées qu'il a pu avoir sur l'existence de l'au-delà, suivant sa volonté et son énergie, et enfin, — et je rentre ici dans le sujet qui nous occupe, — suivant les pensées et les prières qui l'accompagnent pendant son pénible voyage dans les régions obscures du plan astral.

Il est certain que pour le plus grand nombre, la connaissance de l'au-delà n'existe pas ; et que même les croyants d'une religion, ne trouvant pas ce qui leur avait été promis, restent dans un trouble des plus pénibles.

D'autre part, la volonté et l'énergie, nécessaires pour se ressaisir et pour comprendre, font défaut à la plupart de ces nouveau-nés à la vie astrale, et ceux qui n'éprouvent pas de trop grandes souffrances restent dans une torpeur douloureuse qui peut durer pendant longtemps si on ne vient pas à leur secours.

Comment pourra-t-on secourir ces âmes en détresse ?

— Par la pensée et par la prière, nous disent les conseillers de l'au-delà.

« N'abandonnez pas ce cadavre. Jamais celui qui l'habitait et auquel il est « encore attaché n'a été plus digne de pitié ; jamais il n'a eu autant besoin « d'être aidé, soulagé, consolé et rassuré. Pensez à lui, priez pour lui. »

— Quelles doivent être ces pensées? Comment doivent être formulées ces prières ?

L'homme fluidique a perdu les organes dont il disposait sur la terre pour communiquer avec ses semblables : il en a acquis d'autres pour pouvoir agir sur le plan dans lequel il se trouve ; mais il peut cependant continuer à être en relations avec ceux qu'il a quittés et cela, par la pensée et par la volonté. De son côté l'homme terrestre peut communiquer avec l'homme fluidique par les mêmes moyens. Cet échange de pensées entre le monde visible et le monde invisible paraît et paraîtra encore pendant longtemps absolument inadmissible à beaucoup de personnes : on ne peut guère chercher à convaincre ces incrédules, ni par le raisonnement, ni par les faits ; le temps seul, dans cet ordre d'idées, fera lentement son œuvre.

— Ceux qui se préoccupent de ces graves questions savent que des travaux très importants sont déjà commencés sur ce prodigieux phénomène de la pensée, sur son rayonnement, sur son mécanisme, sur sa force, sur les formes diverses qu'elle peut affecter ; et les théories du spiritualisme moderne (1) ne sont pas si éloignées qu'on le croit des recherches scientifiques des professeurs officiels (2). En tous cas un fait est aujour-

(1) Cette école, on le sait, se divise en trois branches principales : les spirites, les théosophes et les occultistes qui, d'accord sur les questions fondamentales, ne diffèrent que sur certains détails, et sur la façon d'orienter leurs travaux pour arriver à la vérité.

(2) Voir le *mécanisme de la Pensée* au triple point de vue scientifique, philosophique et théosophique par Revel.

d'hui incontestable : C'est la possibilité de transmission de pensée entre incarnés — entre un magnétiseur et son sujet, par exemple, — et cela sans l'entremise d'aucun de nos cinq sens. Ceci admis, il n'est pas déraisonnable de penser que cette transmission peut se faire de la même manière entre incarnés et désincarnés, ceux-ci n'ayant pas besoin de leurs sens différents des nôtres, et ne se servant, comme nous, que de leur intelligence et de leur volonté pour diriger leur pensée (1).

Je n'entreprendrai pas de donner des détails sur ce phénomène psychologique d'une importance si considérable, mais qui ne rentre pas dans le cadre que je me suis tracé. Je me bornerai à dire que toute pensée humaine crée des vibrations, et que ces vibrations engendrent une forme, véritable entité vivante, qui va affecter l'Être vers lequel la volonté l'a dirigée. Nous sommes ainsi continuellement entourés par les pensées bonnes ou mauvaises que nous émettons, et lorsque ces formes-pensées sont fortement dirigées vers un but, elles possèdent une puissance énorme pour le bien comme pour le mal. — Il suit de là que si nous projetons avec force et constance des pensées bienveillantes vers un Être disparu, ces pensées arrivent jusqu'à lui, et lui font éprouver un bien-être semblable à celui qu'il ressentirait s'il était encore dans son corps, au milieu de nous. Et de fait, il est toujours présent : il n'est plus visible, mais il est encore là, dans son corps fluidique, et nous pouvons lui parler comme nous le faisions autrefois; les pensées formulées dans un recueillement profond, et énoncées par la parole d'une façon précise, avec une volonté ferme, vont toujours à leur but et sont toujours comprises.

Tous les spiritualistes connaissent les pensées et les prières que réclament de nous ceux qui nous ont quittés. Maîtrisant des regrets parfois trop égoïstes, nous devons faire comprendre au disparu le nouvel état dans lequel il se trouve ; lui dire qu'il vit toujours, mais d'une nouvelle vie, et qu'il doit s'efforcer, — par son désir ardent, par sa volonté, et par son appel à ses amis invisibles, — de briser les liens qui le retiennent captif à son corps : — qu'il doit abandonner momentanément toute idée et toute préoccupation terrestre, pour s'élever vers les guides qui l'appellent; — et que ses amis, calmes et résignés, attendent avec confiance le moment où il pourra revenir vers eux pour les consoler à son tour et pour les aider dans la vie. Ces pensées sont, pour l'Être fluidique, comme ces paroles d'espoir de guérison qu'on murmure au chevet d'un malade, qui les entend, mais que sa faiblesse empêche de répondre. Lui aussi entend, mais confusément

(1) Voir sur cette question si importante de la transmission occulte de la pensée, les auteurs suivants : Papus, *Traité de science occulte*. A. Besant, *Le Karma*. Leadbeater, *Le plan astral*, Léon Denis, *Après la Mort*. Delanne, *L'âme est immortelle*. P. Janet, *L'automatisme psychologique et les Phases intermédiaires de l'hypnotisme*.

et tout d'abord sans s'en rendre compte, les prières qui sont faites : mais peu à peu elles deviennent plus claires, plus précises et c'est alors qu'il trouve en lui la force nécessaire pour hâter sa délivrance.

Aux exhortations et aux pensées réconfortantes envoyées au disparu pour lui faire comprendre le nouvel état dans lequel il se trouve, doit venir se joindre l'appel aux protecteurs invisibles. Ces derniers sont là, prêts à recevoir celui qui vient les trouver ; mais, par suite d'une loi qui nous est inconnue, il faut qu'ils soient appelés pour pouvoir se manifester : il faut que le pont soit jeté entre eux et lui; et comme, le plus souvent, ce dernier ne peut ou ne sait agir par lui-même, ce sont les évocations de ceux qui prient qui peuvent amener ces échanges de fluides et de pensées nécessaires pour établir la communication directe entre les anciens et le nouvel arrivé dans le monde de l'au-delà. C'est cette double action du monde visible et du monde invisible qui contribue à relâcher les liens fluidiques qui unissent le corps matériel au corps astral, à faciliter la délivrance de l'âme prisonnière et à lui donner la compréhension de sa nouvelle vie.

Ainsi, envoi de pensées conciliantes et fortifiantes à celui qui a disparu, prières aux protecteurs invisibles pour qu'ils lui viennent en aide ; tels sont les deux grands actes religieux que nous devons pieusement accomplir autour de la dépouille mortelle de ceux que nous avons aimés.

Ces idées étaient celles qui présidaient dans l'antiquité aux cérémonies funèbres avant que la vérité *ne* fût perdue, et ce sont ces idées que l'on retrouve, mais voilées et presque méconnaissables dans les cérémonies de l'Église. On lit ou on récite des prières pour ceux que nous appelons les morts ; — on ne prie pas pour eux. — Les paroles sans signification précise, prononcées distraitement, ne sont pas entendues et restent sans effet.

La Religion de l'avenir rendra aux mots et aux idées leur véritable sens, et remplacera les Psaumes et les Oraisons incompréhensibles d'aujourd'hui par des élans de l'âme, par des prières simples que chacun comprendra, qui partiront du cœur et qui seront entendues par ceux auxquels elles seront adressées.

L'Église abandonnera tout cet appareil lugubre, ces tentures noires et ces larmes d'argent, et ces chants remplis d'une si grande tristesse. Les heures de l'agonie et des funérailles ne doivent pas être des heures de sombre désespérance ; l'être disparu ne peut que souffrir de ces inconsolables douleurs. Sans doute la séparation est cruelle ; mais il faut être convaincu qu'elle n'est jamais complète, et que ceux qui s'aiment continuent, d'une façon plus ou moins consciente, à s'aimer et à s'entr'aider jusqu'au jour de la réunion.

C'était la croyance des anciens qui déifiaient leurs ancêtres, et qui en faisaient leurs dieux protecteurs du foyer, de la cité et de la Patrie.

C'était la croyance de l'Église primitive qui enseigne, dans son *Credo*, qu'il faut croire à la *communion des saints*, c'est-à-dire à la *communication* avec ceux qui ont donné sur cette terre l'exemple des vertus.

C'est aujourd'hui la croyance de tous les spiritualistes modernes, et c'est enfin celle de ces innombrables populations asiatiques, qui se réveillent de leur sommeil millénaire, et qui sont peut-être appelées à jouer un rôle considérable dans l'évolution future de l'humanité.

La pénitence. — Jusqu'à présent, nous avons vu que les sacrements de l'Église primitive étaient basés sur la croyance à la communication avec l'invisible. Le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, l'Extrême-onction, l'Ordre et le Mariage, avaient pour but, au début de leur institution, d'appeler sur les participants la protection des Êtres de l'au-delà.

Le dernier sacrement qu'il nous reste à examiner, le sacrement de la pénitence, ne représente plus cette idée ; et ce ne fut qu'à la suite des temps que le clergé, qui voyait dans cet acte un puissant appui pour sa domination, arriva à l'imposer aux peuples.

L'usage de confesser ses fautes avant d'être initié aux mystères se retrouve dans toutes les religions, et les chrétiens, s'appropriant les traditions du passé, n'admettaient parmi eux les néophytes qu'après qu'ils avaient confessé publiquement leurs péchés. « — Il fallait être pur pour être admis — ». En outre, ceux qui commettaient des actes graves après leur admission étaient exclus de la communauté pour un temps plus ou moins long, pendant lequel ils étaient soumis à des pénitences appropriées à leurs crimes.

Dans son épître aux douze tribus, ch. IV, vers. 16, saint Jacques dit : « Confessez-vous réciproquement vos fautes, et priez les uns pour les autres afin que vous soyez guéris » ; et pendant de longues années, les chrétiens, qui avaient adopté les paroles de Jacques, se confessaient entre eux, surtout lorsque la confession publique, qui avait donné lieu à de si grands scandales, eut été abolie.

Si on considère la confession d'un point de vue élevé, on comprend que cette institution ait pu être créée dans les temps primitifs par des hommes ayant la connaissance du cœur humain, des faiblesses de notre nature, et des moyens à employer pour lui donner de la force.

Il est certain que tous les hommes chez lesquels la conscience n'est pas complètement endormie éprouvent une vive souffrance au souvenir de leurs fautes : et il est non moins certain que cette souffrance se trouve considérablement allégée lorsqu'ils ont pu confier leurs erreurs à un ami, à une personne dans laquelle ils ont toute confiance. Ils trouvent près d'elle

des consolations, des paroles qui atténuent, à leurs yeux, la faute qu'ils ont commise et leur cœur peut être soulagé.

Ce besoin de parler de ses fautes, de dégonfler son cœur plein de remords est si impérieux chez la plupart des hommes, que nous voyons souvent de grands criminels, poussés par une force irrésistible, faire spontanément l'aveu de leurs crimes, et déclarer qu"ils se sentent soulagés à la suite de cet aveu.

— C'est pour chercher à faciliter ce désir bien naturel d'alléger nos souffrances morales que les premiers instructeurs avaient imposé l'idée d'avouer ses fautes à un frère ou à un ami, et c'est cette idée que Jacques avait reprise quand il disait : « Confessez-vous les uns aux autres. »

Mais les Prêtres ne permirent pas longtemps aux peuples de suivre les prescriptions de l'apôtre, prescriptions cependant empreintes d'une si grande sagesse et d'une si haute moralité. Ils comprirent que la connaissance des actes les plus intimes devait leur donner une force énorme pour la domination des hommes, et ils réclamèrent, pour eux seuls, le droit de recevoir les aveux des pénitents. Ils imposèrent peu à peu cette nouvelle idée, et, à partir du XIIIe siècle, la confession faite à un laïque fut considérée comme non efficace. En 1275, sous Innocent III, le concile de Latran décida que, seuls, les prêtres avaient le pouvoir de remettre les péchés, et il fit un devoir à tous les fidèles de se confesser à leur curé au moins une fois l'an aux approches de Pâques.

Le Concile de Trente ratifia la décision du Concile de Latran et les paroles attribuées au Christ par Saint Jean (ch. XX, V. 22) « les Péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et retenus à ceux auxquels vous les retiendrez, » ces paroles furent appliquées aux péchés commis après le baptême.

Or, d'après tous les exégètes impartiaux (1), ces paroles, si elles ont été prononcées par le Christ, ne peuvent s'appliquer qu'aux péchés commis avant le baptême, c'est-à-dire avant l'admission dans la société chrétienne, les apôtres et leurs successeurs restant juges de ne recevoir dans les communautés que ceux qui leur paraîtraient dignes.

— Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet, la confession a pu faire quelque bien, mais elle a fait encore plus de mal. Le plus grand nombre des catholiques n'y voit aujourd'hui qu'un assujettissement pénible et désagréable qu'ils s'efforcent de restreindre le plus possible ; et la religion de l'avenir supprimera de sa doctrine cette institution des vieux âges qui a été et qui est encore la source de désordres moraux sur lesquels il est inutile d'insister.

(*à suivre*)

SENEX

(1) V. Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 247.

BIBLIOGRAPHIE

Nos forces et leur utilisation

S'il est vrai que dans l'organisme humain, comme du reste dans tous les organismes, la matière est inerte, passive et même *passante*, — car elle se renouvelle sans cesse, elle ne fait que passer — notre être réel est l'esprit qui meut et dirige le dit organisme. C'est l'esprit qui agit sur le dehors et sur lui-même par le moyen de ses deux facultés primordiales : la volonté et la pensée.

C'est donc l'esprit qu'il faut connaître, c'est de lui qu'il s'agit de découvrir les capacités et les lois, si l'on veut tirer de la vie le meilleur parti possible. Et pourtant c'est l'esprit qu'on néglige le plus, ou plutôt c'est lui qu'on dirige et cultive le plus mal.

Telle est la conviction qui entre dans l'esprit, si elle n'y est pas d'avance, quand on termine la lecture des deux petits volumes de Prentice Mulford sur *Nos forces et le moyen de les utiliser* (1).

Pour les lecteurs qui ne le sauraient pas, Prentice Mulford est un Américain né en 1834, mort en 1891, qui a écrit six volumes in-12 sur le sujet en question. Un traducteur, aussi modeste que savant et bien inspiré, a translaté deux de ces volumes en français ; il a ainsi bien mérité des vrais amis de la science de bon aloi, celle qui exerce une bonne influence sur la conduite de la vie.

L'ouvrage de Mulford ne paraît pas être un *système* proprement dit. On ne voit pas que l'auteur ait conçu un plan d'ensemble ni même suivi un ordre quelconque dans les matières traitées. Les chapitres se succèdent mais ne s'enchaînent pas ; on pourrait les intervertir sans inconvénient et quelquefois même avec avantage.

C'est peut-être là une qualité plutôt qu'un défaut pour la plupart des lecteurs ; mais la tâche du critique, qui voudrait donner une idée d'ensemble de l'œuvre, en devient plus difficile. Il serait d'ailleurs prématuré de vouloir faire la synthèse de *Nos forces* avant que toute la série fût publiée.

Nous nous bornerons donc à effleurer quelques sujets des plus intéressants abordés par Mulford, afin de montrer de notre mieux, aux lecteurs français, combien les idées de Mulford sont originales, ses réflexions pro-

(1) *Nos forces et le moyen de les utiliser* par Prentice Mulford, 2 vol. in-16, Paris, Chacornac, 1904. En vente à la Librairie des sciences psychiques et spirites, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, à 3 fr. le volume broché ; reliés ensemble 7 fr.

fondes et suggestives, ses préceptes excellents et profitables pour tous, aussi bien au point de vue temporel qu'au spirituel (1).

∴

L'esprit étant le premier moteur de tout, la vraie force. — « La pensée est la force réelle » (p. 16), — c'est lui qui doit tout d'abord fixer notre attention. Qu'est-ce que l'esprit ? Comment se développe-t-il ? Comment utiliser cette force essentielle ?

L'esprit n'est pas une simple abstraction ou une sécrétion de l'organisme, comme beaucoup de savants le croient ou le disent. L'esprit n'est pas un produit, il est un facteur, il est même *le* facteur général. Ses deux facultés sont la pensée et la volonté.

« Toute pensée, proférée ou non, est une chose, une substance aussi réelle, quoiqu'invisible, que l'eau ou le métal. Toute pensée, bien que non proférée, est quelque chose qui va à la personne, à la chose ou au lieu vers lequel elle est dirigée. » Et plus loin : « Dans la chimie des temps futurs, on reconnaîtra que la pensée est une substance tout aussi bien que les acides, les oxydes et tous les autres corps chimiques actuels. »

Le corps se développe par la nourriture et l'exercice convenables et bien ordonnés. Il en est de même de l'esprit. « La pensée est la nourriture de l'esprit comme le pain est celle du corps. »

Et la nourriture de l'esprit, comme celle du corps, doit être choisie et variée.

Choisie, car la pensée est régie par les lois de l'attraction spirituelle : les pensées s'attirent ou se repoussent. Qui se ressemble, s'assemble, dit le proverbe. La joie attire la joie et repousse la tristesse et *vice versâ*. « La persistance d'une pensée bienveillante détourne les mauvaises intentions et les rend inoffensives. L'injonction du Christ de faire du bien à nos ennemis est basée sur une loi naturelle. Cela indique que la bienveillance l'emporte sur la malveillance et qu'elle en détourne et détruit les mauvais effets. »

La malveillance produit le même effet en sens inverse : « Il est impossible d'obtenir de succès durable par fourberie et par ruse ; car on attire à soi, en vertu de cette même loi, les fourberies et la malhonnêteté d'autrui. On œuvre alors avec les malhonnêtes gens, car ceux-ci, en vertu d'une loi

(1) Les titres seuls des chapitres nous donnent déjà un aperçu de l'intérêt et de la variété des sujets traités.

Dans le premier volume, c'est : 1° Dieu. 2° Les mystères du sommeil. 3° La direction des rêves. 4° L'art d'oublier. 5° La génération des pensées. 6° La loi du succès. 7° L'art d'apprendre.

Le second volume contient : 1° Les lois du mariage. 2° Employez vos richesses. 3° Comment conserver vos forces. 4° Considérez les lis. 5° Profits et pertes de l'association. 6° Qu'est-ce que les dons spirituels ?

naturelle, s'assemblent toujours. Mais tôt ou tard, ils se nuiront mutuellement d'une manière quelconque. »

∴

Nous avons dit que la nourriture de l'esprit doit aussi être variée. C'est là le principe de l'art d'oublier, auquel Prentice Mulford attache, avec raison, une grande importance. Repoussez les idées tristes qui vous assiègent et vous obsèdent ; rejetez de votre mémoire des idées usées, comme vous expulsez de votre corps les résidus de la digestion. « L'intelligence n'est pas un sac à ramasser des faits, mais une faculté active devant donner des résultats... La vieille pensée est littéralement une vieille substance hors d'usage, qui ne peut pas nourrir convenablement l'esprit. »

Il est aussi utile d'apprendre à oublier que d'exercer la mémoire. « Tout le long du jour, nous pensons à des choses qu'il serait infiniment plus profitable de laisser absolument de côté. La faculté d'oublier consiste à écarter l'invisible force (pensée) qui nous nuit, et à la changer en une force (ou ordre de pensées) qui nous soit profitable... Toutes les fois qu'on se tourmente, qu'on se chagrine, qu'on redoute une perte, qu'on songe que ceci ou cela pourrait ne pas réussir ainsi qu'on le souhaite, on crée une force destructrice qui ôte la vigueur, cause la maladie, dégoûte des affaires, amène des pertes d'argent et peut même quelquefois éloigner les amis. »

Bien entendu, il ne faut pas pousser à l'excès ces très sages conseils et se lancer tête baissée, sans réflexion, dans tout ce qu'on entreprend. Comme l'a dit Bacon, dans toutes les affaires, il faut confier la préparation à Argus aux cent yeux et l'exécution à Briarée aux cent bras ; c'est-à-dire qu'il faut bien réfléchir avant d'agir, mais, une fois décidé, il faut exécuter résolument, rapidement, sans hésiter.

En résumé, « pour obtenir le plus grand succès possible dans une affaire quelconque, pour faire de très grands progrès dans un art, pour favoriser une cause, il est absolument nécessaire chaque jour, à de certains intervalles de temps, d'oublier totalement tout ce qui se rapporte à cette affaire, à cet art ou à cette cause, afin de reposer l'esprit et d'amasser des forces fraîches pour un nouvel effort. »

∴

L'exercice, non moins nécessaire que la nourriture au développement de l'esprit, doit aussi, pour être salutaire et fortifiant, être bien ordonné.

La première chose à observer dans ce but est d'éviter la contrainte. Plus on laisse l'esprit libre de suivre sa voie, son intention, sa nature, et plus l'inspiration sera grande. Les règles faites par d'autres ne produisent que des imitateurs et des copistes. »

Il faut ensuite, pour l'esprit comme pour le corps, ne s'occuper que d'une chose à la fois, mais s'y adonner complètement de toutes ses forces, sans toutefois pousser le travail spirituel ou corporel jusqu'à la fatigue ; avant qu'elle arrive, reposez-vous ou changez d'occupation et oubliez pour un temps votre premier objet, vous n'y reviendrez qu'avec plus de vigueur lorsque votre esprit sera rafraîchi, reposé, revivifié par une distraction, une conversation agréable ou un travail d'un autre genre qui met en jeu d'autres facultés.

Évitez de surcharger votre mémoire. « Plus on confie de choses à la mémoire, plus on augmente le fardeau qui pèse sur cette faculté. » Et plus on s'expose à étouffer l'imagination, la faculté créatrice, qui ne peut plus se reconnaître dans le fouillis des faits ou plus souvent des mots ainsi accumulés.

« Le trouble qui s'empare de beaucoup d'étudiants provient de ce qu'ils veulent apprendre trop vite... C'est dans l'état de repos, de calme et de sérénité, que l'esprit a fait ses plus belles découvertes, et qu'il reçoit ses idées et ses inspirations. Le nom temporairement oublié d'une personne se retrouve rarement quand on « s'efforce » d'y penser. C'est seulement lorsqu'on cesse d'y songer, qu'il vient tout seul. »

« Lorsque vous avez ainsi acquis des idées, reçu des inspirations, faites-y participer vos semblables, mais sans chercher à les imposer. Ne mettez pas la lumière sous le boisseau, mais ne la mettez pas non plus sur les tréteaux.

« Celui qui est riche en pensée doit l'émettre toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion. Il est comme un arbre surchargé de fruits mûrs. Lorsque le fruit est mûr, il faut qu'il se détache de la branche ; quand la pensée est mûre, il faut qu'elle se manifeste. »

Mais attendez que l'occasion se présente et, en tout cas, que la pensée soit mûre ; ne contractez pas la manie de l'endoctrinage, encore moins de l'intolérance.

« Un monomane devient bientôt un martyr, ou s'imagine l'être. Le martyre n'est en aucun cas une nécessité absolue, sauf le cas d'ignorance, car c'est l'ignorance qui crée la nécessité. Le martyre implique toujours un défaut de jugement et de tact dans la présentation au monde d'un principe nouveau. Qu'on analyse le martyre, et on trouvera, chez lui, la détermination d'inculquer de force, aux gens une idée quelconque sous une forme offensive et de combattivité. »

La vérité, l'utilité et l'actualité de tous ces préceptes n'échapperont à personne. Il est aisé de sentir combien notre pédagogie et même notre politique, intérieure et extérieure, auraient besoin de s'en inspirer, au lieu de surmener impitoyablement les jeunes gens jusqu'à la myopie, la scoliose, la phtisie, la folie, la mort prématurée, et de civiliser les prétendus sauva-

ges de nos colonies de la façon que l'on a toujours employée, depuis Rigault de Genouilly en Cochinchine, pour ne pas remonter plus haut, jusqu'à Toqué et Gand au Congo.

∴

Mulford ne serait pas Américain s'il n'était pas positif, s'il n'envisageait pas sa doctrine, spiritualiste au fond, au point de vue des intérêts matériels. Effectivement, dès le premier chapitre, il nous assure, ce qui est vrai, que la croyance en Dieu « améliorera notre santé, augmentera notre faculté de jouir de tout ce qui existe, et graduellement nous amènera à un état de vie supérieur, développant des forces que nous ne réalisons pas maintenant comme nous appartenant. »

Et toute son œuvre est émaillée de conseils pratiques et de considérations intéressées. Nos forces psychiques, aussi bien que nos forces physiques, ont « une valeur commerciale » ; il en est de même de la bienveillance :

« La bienveillance d'une personne quelconque est une substance réelle, active, vivante, qui va vers vous chaque fois que cette personne pense à vous. Elle possède une valeur commerciale en francs et en centimes. »

La haine n'est pas seulement immorale ; c'est de la force dépensée à se mettre soi-même en pièces, car la haine est une force destructive. « L'intérêt seul devrait empêcher les gens de haïr. Cela affaiblit le corps et amène la maladie. »

Considérez un homme mécontent, taciturne, mélancolique et maussade, et vous verrez sur son visage les preuves de l'action de la force silencieuse de sa pensée malsaine le façonnant, le travaillant, le burinant tel qu'il apparaît. « Cet homme ne sera jamais en bonne santé, car cette force agit sur lui comme un poison, et détermine une forme quelconque de maladie. »

Mulford n'est pas un prédicateur d'ascétisme ni un contempteur des richesses. Il tient l'industrie et le commerce en grande estime : « La sagacité dans les affaires est un don spirituel. Elle comporte un certain sens prophétique qui nous indique comment et quoi acheter et comment vendre... » Il indique de très bons moyens pour acquérir des richesses et pour en faire bon usage. Un chapitre est même spécialement consacré à cet objet et beaucoup d'autres endroits de l'ouvrage contiennent de bons conseils en ce genre.

Nous ne dirons rien de cette partie, qui, pourtant, ne serait peut-être pas la moins intéressante pour beaucoup de lecteurs, car il faut savoir se borner, peut-être n'avons-nous été déjà que trop prolixe. Notre excuse, c'est que nous considérons l'ouvrage de Mulford comme très important et qu'en remerciant le traducteur et l'éditeur de la partie qu'ils ont donnée au public français, nous voudrions les encourager à donner la suite. Le meilleur

encouragement qu'ils puissent recevoir se trouve peut-être dans ce fait que le premier volume en est à sa troisième édition, et nous sommes persuadé qu'il en aura d'autres.

ROUXEL.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'Appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (*suite.*)

§ 2.

DE L'HOMME, DE SA CONSTITUTION PHYSIQUE. — DES DEUX PRINCIPES DU BIEN ET DU MAL.

« L'homme, dit M. de Laage dans son livre : *L'éternité dévoilée*, « est composé de trois parties : « l'âme, l'esprit et le corps... »

Cette définition est remarquable en ce sens que, contrairement à certaines idées reçues, l'âme et l'esprit, loin de se confondre, se distingueraient entre eux et formeraient, par suite, deux des trois parties dont l'homme se compose.

Cette manière de voir est-elle fondée ? L'opinion de cet auteur se trouverait justifiée par les annales de l'Église, qui a effectivement établi constamment une distinction entre l'âme et l'esprit. Ce qui y a donné naissance, c'est d'abord ce passage du Deutéronome dans lequel, à l'occasion de la défense faite de consulter les morts, il est parlé de l'Esprit des âmes (*Spiritus animarum*).

Saint Paul a également fourni un argument sur ce point, lorsque, parlant aux fidèles de l'intérêt qu'ils avaient de posséder le don des Langues, il leur recommande de le demander *in Spiritu et in Mente*, c'est-à-dire en même temps dans leur âme et dans leur esprit.

Le Spiritisme n'admet pas cette distinction. Sans doute il enseigne, lui aussi, que l'homme réunit trois éléments; mais l'âme, l'esprit, sont, à ses yeux, deux mots synonymes, ne représentant qu'une seule et même idée, une seule et même chose.

Ce système est beaucoup plus rationnel. Dans quel but, en effet, l'esprit aurait-il été adjoint à l'âme ? En quoi et pourquoi cette dernière, créée intelligente, aurait-elle pu en avoir besoin? Et puis peut-on voir à quelles conséquences étranges on pourrait être amené ? Lorsque saint Paul fait aux fidèles la recommandation ci-dessus pour l'obtention du don des Langues, en

faveur de l'âme et de l'esprit en même temps, c'est, dit-il, pour qu'ils puissent se comprendre. Soit ; mais alors, si cette faculté n'était pas accordée aux deux, mais à l'un seulement, qu'adviendrait-il ? L'âme et l'esprit ne seraient pas en état de l'entendre ; et par suite il pourrait se présenter certains cas où l'âme n'aurait pas conscience de ce que ferait l'esprit.

Cela est-il possible ? Cela est-il raisonnable ? Combien est préférable le système spirite. D'après nous, le corps de l'homme se compose : 1° de l'âme ou esprit, 2° du périsprit qui, à l'image de la Nepherch des Hébreux, est, comme son nom l'indique, son enveloppe fluidique ; 3° de la matière.

Ici une première question se présente, examinons-la avant d'aller plus loin Qu'est-ce que l'âme ou esprit? Quelle est son origine? On lit dans la Genèse, chapitres 2.8.7, que « Dieu ayant formé l'homme du limon de la terre, « répandit sur son visage un souffle de vie et qu'aussitôt l'homme devint « vivant et animé... » De là quelques personnes ont conclu que l'âme de l'homme doit sa création à un souffle de Dieu.

Je ne saurais partager cette manière de voir, et cela par une raison péremptoire, c'est que, dans ce cas, l'homme participerait de la Divinité, et par suite, quelque minime que fût ou pût être cette parcelle de vivification, elle eut toujours tellement dominé la matière que l'homme n'eût pu jamais faillir. Mon opinion est donc que l'âme est une émanation, non de la personne de Dieu, mais de sa volonté. Dieu a dit : « que l'âme soit faite » ; et elle a été créée.

Quoi qu'il en soit, voyons le rôle qui est attribué à chacun des trois éléments constitutifs du corps de l'homme. C'est ici que l'on va voir combien notre système se comprend et se justifie de lui-même.

L'âme ou esprit vivifie le corps. Quant au périsprit, il est son organisme avant l'incarnation ; mais après cette incorporation, il est la seule chose qui fût nécessaire, il est, comme l'était la Nepherch dans l'opinion des Hébreux, le lien de l'âme et de la matière. Enfin c'est par celle-ci, à laquelle elle adhère par le périsprit, que l'âme perçoit les diverses sensations que nous sommes destinés à ressentir.

C'est ainsi constitué que l'homme naît et entre dans la vie mondaine.

Dans ce moment est-il vrai qu'il se trouve en présence des deux principes : Celui du bien et celui du mal ? Est-il vrai, en outre, que chacun d'eux soit soumis à une puissance spéciale ? Toutes les théologies, tant anciennes que modernes, sauf à varier quant aux dénominations, ont raisonné ainsi. Effectivement chez les Perses, le principe du bien s'appelait Oromaze, celui du mal Ahriman. Chez les Égyptiens, le premier était adoré sous le nom d'Osiris, le second se nommait Typhon. Les Hébreux ont représenté et les chrétiens représentent le Génie du bien par Dieu, le Génie du mal par le démon ou Satan.

L'origine de cette croyance vient de ce que le bien et le mal, la vertu et le crime, la lumière et les ténèbres se trouvant ensemble dans la nature, il n'a pas semblé possible aux hommes que le tout pût provenir d'une source commune. Deux effets aussi opposés leur ont paru dès lors exiger deux causes également opposées dans la nature, dans leur action, dans leur effet.

« Ce Dogme, dit Plutarque, a été généralement reçu chez la plupart des « peuples, surtout chez ceux qui ont une plus grande réputation de sagesse. « Ils ont tous admis deux Dieux, de métier différent, pour me servir de « cette expression, dont l'un ferait le bien et l'autre le mal, qui se trouvent « dans le monde. Ils donnaient au premier le titre de Dieu par excellence, « et à l'autre celui de Démon... »

De là quelques philosophes ont été amenés à enseigner que dans l'Univers il y avait deux âmes, l'une bienfaisante qui est Dieu, l'autre malfaisante qui est la matière... Mais ce système ne pouvait être admis, car il aurait eu ce grand inconvénient de présenter le mal comme ayant une existence en quelque sorte forcée, ou, pour mieux dire, indépendante et nécessaire.

Aussi Bayle l'a-t-il fortement attaqué dans son *Dictionnaire critique* (article Manichéens), en prouvant à l'encontre de la théorie de Manès, qu'il ne peut exister deux principes opposés également éternels et indépendants l'un de l'autre, parce que, dit-il, les idées les plus sûres et les plus « claires de l'ordre nous apprennent qu'un Être qui existe par lui-même, « qui est nécessaire, qui est éternel, doit être unique, infini, tout puissant et « doué de toutes sortes de perfections... »

Au reste la lumière s'est faite aujourd'hui sur cette question.

« Nous sommes, dit Pezzani, *loc. cit.*, en mesure maintenant de résoudre « la question du mal dans l'humanité.

« Puisque tous les philosophes se sont accordés à reconnaître son carac- « tère négatif et transitoire. Pourquoi le mal est-il négatif? Par une raison « très simple : le bien a une existence positive, parce qu'il a un premier « auteur immobile et absolu. Le mal, au contraire, c'est la borne, l'imper- « fection, la négation, la mutilation de l'Être complet. Pourquoi est-il tran- « sitoire? Parce qu'il n'est que dans la créature et que celle-ci est essentiel- « lement changeante et mobile; il doit donc disparaître un jour... »

Telle est la doctrine du Spiritisme. D'après lui, en effet, il n'y a qu'un seul principe, celui du Bien, dont Dieu est seul dispensateur. Sans doute, malgré cela, il arrive à l'homme de mal faire, mais, dans ce cas, ce n'est pas une puissance occulte luttant contre celle de Dieu qu'il doit accuser, mais lui-même, lui seul, parce que, dans ces occasions-là, il a à se reprocher de n'avoir pas su maîtriser, ou, pour mieux dire, de n'avoir pas su diriger ses passions.

Effectivement, les plus grands obstacles au bonheur des hommes ne sont pas les passions en elles-mêmes, mais les mauvais effets qu'elles produisent par le mouvement désordonné qu'on leur laisse prendre.

« Les passions, a dit Pythagore, sont données pour être les aides de « la raison; mais il faut qu'elles soient ses servantes et non les maî- « tresses... »

(*à suivre.*)

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE VII (1) (*suite*)

L'HISTOIRE DE JOHN POWLES.

Quand le médium, M. William Fletcher, fit sa première conférence en Angleterre, dans le Steinway Hall, mon mari, le colonel Lean, et moi, allâmes l'entendre. Nous n'avions jamais vu M. Fletcher ni personne de sa famille, et il ignorait que nous fussions dans l'assistance. Nous le vîmes pour la première fois quand il monta sur l'estrade et nous étions assis au centre du hall qui était plein.

C'était l'habitude de M. Fletcher de décrire, après avoir achevé sa conférence, les visions qui se présentaient à lui, et il demandait seulement, en retour, que les personnes, qui reconnaîtraient les gens et les lieux décrits, voulussent bien avoir le courage d'en donner un témoignage public pour son instruction et celle de l'auditoire. Je comprends très bien que des étrangers, qui venaient là sans entendre rien qui les concernât, devaient supposer que c'était une farce et que ceux qui se levaient pour affirmer comme réelles les visions décrites n'étaient que les compères de M. Fletcher. Mais il n'y a rien de plus vrai que ce sont les circonstances qui modifient les choses. J'entrai à Steinway Hall en parfaite étrangère, comme membre de la Presse, et bien décidée à dévoiler les trucs s'il s'en fût produit et voici ce que j'entendis :

« Maintenant, dit le conférencier voyant, je ne suis plus en Angleterre, « la scène a tout à fait changé, je suis transporté au delà de la mer, à des « milliers de lieues d'ici et suis dans une chambre dont les portes et les fenê- « tres sont ouvertes. Oh! qu'il fait chaud ici, je dois, si je ne me trompe, être « sous les tropiques. Oh ! je comprends pourquoi j'ai été transporté ici !

(1) Voir le commencement de ce chapitre Revue d'avril.

« C'est pour voir mourir un jeune homme ! C'est ici la chambre mortuaire. « Il est étendu sur son lit. Il est bien pâle et semble bien près de mourir « bien qu'il n'ait été malade que peu de temps. Ses cheveux sont châtain « clair et il a des yeux bleus. Il est Anglais et je distingue la lettre P au- « dessus de sa tête. Il n'a pas été heureux sur terre et il est content de « mourir. Il repousse toutes les influences qui entourent son lit. Mainte- « nant, je vois venir une dame ; elle s'assied près de son lit. Il prend sa « main et semble lui demander de faire quelque chose et j'entends un doux « air de musique. C'est un chant qu'il a entendu en des temps plus heu- « reux, et son esprit s'envole avec la douce romance. En ce moment, il « est ici et semble aller vers cette dame. Elle est assise à ma gauche, à « peu près au milieu du hall. Une petite fille, avec les mains pleines de « fleurs bleues, me la désigne. La fillette élève les fleurs et je vois qu'elles « sont entrelacées en formant la lettre F. Elle me dit que c'est la lettre « initiale du nom de sa mère et du sien. Et je lis ce message écrit :

« A mon amie la plus chère, car telle vous fûtes toujours dès le com- « mencement. J'ai traversé avec vous vos jours d'épreuves et de tristesse et « je me réjouis de voir qu'une ère plus heureuse est commencée pour vous. « Je suis toujours près de vous ; les ténèbres se sont dissipées et le bonheur « va leur succéder. Priez pour moi et je serai près de vous dans vos prié- « res. Je prie Dieu de vous bénir et de me bénir et de nous réunir encore « au pays de l'Été éternel ! »

« Et je vois l'esprit montrant le lointain avec sa main comme pour indi- « quer que le bonheur dont il parle n'est que le commencement de celui « qui s'étendra sur un temps de longueur infinie. »

« Je vois cette scène plus distinctement qu'aucune de celles que j'ai « encore vues. »

Ces paroles furent écrites pendant qu'elles étaient dites. Le colonel Lean et moi étions assis à l'endroit même indiqué par M. Fletcher et la petite fille aux fleurs bleues était Florence, mon « enfant esprit », dont je donne- rai l'histoire dans le chapitre suivant. Mais, mes communications avec John Powles, bien qu'extraordinaires, ne me satisfaisaient pas. Je suis le Thomas, surnommé « Didyme » du monde spiritualiste, qui veut voir, tou- cher et manipuler avant de croire entièrement. J'avais besoin de me ren- contrer avec John Powles et de lui parler face à face et il me semblait qu'il lui était impossible de se matérialiser en pleine lumière puisque, après deux essais infructueux avec miss Showers, il avait refusé d'essayer. Je le tourmentais toujours pour me dire si nous nous rencontrerions corporelle- ment avant que je quittasse ce monde et sa réponse était toujours : « Oui, « mais pas encore ! » Je n'avais pas idée, alors, que je devrais traverser l'Atlantique avant de revoir mon vieil ami.

CHAPITRE VIII

MON « ENFANT ESPRIT ».

L'année de la mort de John Powles, 1860, j'éprouvai l'un des plus grands chagrins de ma vie. Il est complètement inutile à mon récit d'en relater la cause et les effets, mais je souffris à la fois moralement et physiquement, ce qui détermina les hommes de l'art à prescrire mon retour en Angleterre qui eut lieu le 14 décembre. Le 30 du même mois je mettais au monde une fille qui ne survécut à sa naissance que dix jours seulement. Cette enfant était née avec une imperfection physique très particulière, qu'il est utile de décrire pour la suite de cette histoire : Sur la partie gauche de sa lèvre supérieure était une blessure comme si une balle lui en eût enlevé une rondelle, ce qui laissait une partie de la gencive à découvert. Son gosier, jusqu'au larynx portait aussi la trace d'une ablation mystérieuse, et sa petite mâchoire avait elle-même été si déformée que, si elle avait vécu, Florence eût été privée de dents en cet endroit. Aussi pendant la courte période de son existence terrestre, la pauvre petite n'avait pu être allaitée que par des moyens artificiels.

Ce phénomène était si rare que le Dr Frédéric Butler, qui m'avait assistée, invita plusieurs de ses confrères de Southampton et du voisinage à examiner l'enfant et ils furent unanimes à reconnaître que le cas était unique et qu'ils n'en avaient jamais observé un semblable. Cela, je le répète, est un facteur important de ma narration. Je fus discrètement questionnée afin de dire si j'avais éprouvé quelque choc physique ou mental qui pût expliquer cette difformité chez mon enfant, et l'avis des praticiens trouva, dans la douleur que j'avais ressentie, un motif suffisant pour avoir déterminé ce fait anormal.

Le cas, sous des noms supposés, fut pleinement relaté comme quelque chose d'extraordinaire dans le journal médical *La Lancette*.

Ma petite fille, qui avait été baptisée sous le nom de Florence, traîna jusqu'au 10 janvier 1861, jour où elle s'éteignit paisiblement, et lorsque ma première douleur fut apaisée naturellement, je cessai de penser à elle comme d'un être qui avait vécu, mais jamais comme si je devais la revoir.

Dans ce monde de misère, la perte d'un enfant est bientôt oubliée dans le flot d'autres peines plus actives, encore que je n'eusse pas perdu complètement le souvenir de ce pauvre bébé que je me rappelais comme l'agneau mort de mon petit troupeau.

En racontant les événements de ma première séance avec Mlle Holmes, j'ai mentionné comment une jeune fille apparut la bouche et le menton enveloppés d'un voile épais et prévint qu'elle venait pour moi bien que je ne pusse la reconnaître.

J'étais si ignorante alors de la vie d'outre-tombe que jamais la pensée ne me serait venue que le bébé qui m'avait quitté à l'âge de dix jours. avait pu croître depuis notre séparation jusqu'à atteindre à l'âge de dix ans.

Je n'aurais pu jadis interpréter Longfellow (ce grand poète américain que je considère comme l'un des plus sublimes spiritualistes de son temps), comme j'ai pu le comprendre depuis :

(1) Jour par jour nous voulons savoir ce qu'elle fait ;
Et dans la demeure éternelle,
An par an, pas à pas, la suivre... oh quel bienfait !
Si nous la voyons croître belle.

. . . . . .

Ce n'est plus une enfant que nous voyons encore
Cet objet de notre idéal
Que couvraient nos baisers, fille que l'on adore ;
Jeune femme, être virginal
Qui remplit de bonheur la maison paternelle
Avec sa grâce et sa beauté
Et dont s'épanouit sous son âme immortelle
Le front plein de félicité.

Cette première séance avait fait une telle impression sur mon esprit que deux nuits après je me présentai encore, cette fois seule, dans la chambre de M^lle^ Holmes pour assister à une autre. Cette seconde fois le cercle était bien différent ; il y avait environ 30 personnes présentes, toutes étrangères les unes aux autres et les manifestations furent en proportion fort ordinaires. Un autre médium professionnel, M^me^ Davenport, était présent avec un de ses contrôles nommé Bell, qui avait promis, s'il était possible, de montrer son visage. Conséquemment, dès que la première figure d'esprit apparut, qui était celle de ma petite fille que j'avais déjà vue, M^me^ Davenport s'écria : « Voilà Bell ! » — « Comment, dis-je, c'est la petite nonne

1. « Day after day we think what she is doing,
In those bright realms of air :
Year after year, her tender steps pursuing.
Behold her grown more fair

. . . . . .

« Not as a child shall we again behold her :
For, when, with rapture wild,
In our embraces we again enfold her,
She will not be a child ;
But a fair maiden in her father's mansion.
Clothed with celestial grace.
And beaufitul with all the soul's expansion
Shall we behold her face! »

que nous avons vue lundi. — « Oh! non, c'est ma Bell » persista le médium. Mais, Mme Holme prit mon parti et affirma que l'esprit venait pour moi. Elle me dit qu'elle avait essayé de communiquer avec elle depuis la séance précédente. « Je sais qu'elle vous tient de très près, dit-elle. N'avez-vous jamais perdu une parente de cet âge ? » — « Jamais », répondis-je. A cette déclaration le petit esprit s'éloigna tristement comme déjà.

∴

Peu de semaines après, je reçus une invitation de M. Henry Dunphy, le Monsieur qui m'avait présenté à Mme Holmes, pour assister à une séance privée donnée dans sa propre maison, haute place Gloucester, par le médium bien connu Florence Cook. Le double salon fut partagé par des rideaux de velours derrière lesquels Miss Cook s'assit dans un fauteuil, les rideaux étant épinglés ensemble jusqu'à mi-hauteur laissant une large ouverture en forme de V. Étant complètement étrangère à Miss Cook, je fus surprise d'entendre la voix de son guide dire que je pouvais me tenir près des rideaux et en maintenir la partie inférieure assemblée tandis que les formes apparaîtraient au-dessus pour que les épingles ne tombassent pas ; et, nécessairement, de cette position, je pouvais entendre chaque mot qui s'échangeait entre Miss Cook et son guide.

La première figure qui se montra fut celle d'un homme qui m'était inconnu, puis suivit une sorte de colloque effrayé entre le médium et son contrôle : « Emmenez-la ! Allez-vous-en ! Je ne vous aime pas ! Ne me « touchez pas! Vous me faites peur! Allez-vous-en! » J'entendais la voix de Miss Cook s'exclamer et celle de son guide s'interposant: « Ne soyez pas si « niaise, Florie, ne soyez pas méchante... Elle ne vous fera pas de mal », etc. et, immédiatement après, la même petite fille que j'avais vue chez Mme Holmes apparut en vue à l'ouverture des rideaux, la tête emmitouflée comme précédemment mais me souriant avec les yeux. J'appelai l'attention de la société sur elle, l'appelant encore ma petite nonne. Cependant je fus surprise de la répugnance que Miss Cook avait ressentie pour elle et quand, la séance terminée, elle fût revenue à son état normal, je lui demandai si elle pouvait se rappeler les figures qu'elle voyait pendant qu'elle était en transe. « Quelquefois » répondit-elle. Je lui parlai de la petite nonne lui demandant le motif de la terreur qu'elle ressentait. « Elle m'est tout à fait « étrangère, je ne puis guère savoir, je ne sais rien d'elle, mais je crois « que son visage n'est pas complètement développé. Il y a quelque chose « de défectueux autour de sa bouche, elle m'effraie. »

Cette remarque, bien que faite avec la plus extrême insouciance, me laissa songeuse, et, rentrée chez moi, j'écrivis à Miss Cook pour la prier de s'enquérir auprès de ses guides de ce que pouvait être ce petit esprit.

Elle me répondit ce qui suit : « Chère Mme Ross Church, j'ai interrogé « Katie King, mais elle ne peut rien me dire de plus sur l'esprit qui s'est « manifesté par moi, l'autre soir, si ce n'est que c'est une jeune fille qui « vous tient de très près. »

Je ne fus pas, toutefois, bien convaincue de l'identité de l'esprit, bien que John Powles m'assurât constamment que ce fût mon enfant. Je tentai fortement de communiquer avec elle chez moi, mais sans grand succès.

Je trouve dans les notes que j'ai gardées de cette époque plusieurs messages de Powles relatifs à Florence ; dans l'un d'eux il dit : « Le manque « de pouvoir de votre enfant pour communiquer avec vous ne vient pas « de ce qu'elle est trop pure mais de ce qu'elle est trop faible. Elle vous « parlera quelque jour ; elle n'est pas au ciel. »

Cette dernière assertion, sachant si peu de chose de la vie future, m'intriguait et me chagrinait tout à la fois. Je ne pouvais m'imaginer qu'une si innocente enfant ne fût pas en la présence divine et pourtant, je me demandais quel intérêt mon fidèle ami aurait eu à m'égarer. J'avais encore à apprendre qu'un esprit une fois admis au ciel ne peut revenir sur la terre et doit subir des épreuves bien que n'ayant pas commis de péché mortel.

∴

Une autre preuve, toutefois, que mon enfant trépassée n'était pas du tout morte, me vint d'un côté où je l'attendais le moins. J'étais, à cette époque, gérante du *Magazine London Society* et, parmi mes collaborateurs, se trouvait le Dr Keningale Cook qui avait épousé Mabel Collins, l'écrivain bien connu des *Nouvelles Spiritualistes*. Un jour, le Dr Cook m'apporta une invitation de sa femme que je n'avais jamais rencontrée, pour passer du samedi au lundi avec eux dans leur cottage de Redhill et j'acceptai ne sachant rien de leurs goûts, pas plus qu'ils ne connaissaient rien de mon histoire privée ni moi de la leur. Je dois même faire observer qu'en ce temps je n'avais jamais amené le sujet de la conversation sur ma fillette morte, même avec mes amis les plus intimes.

Le souvenir de son existence éphémère et de sa mort, les chagrins que cela m'avait causés, tout cela n'était pas assez gai pour avoir quelque intérêt pour d'autres que pour moi. Il en avait été si peu question entre nous que, jusqu'à ce que Florence reparût pour ranimer le sujet, mes enfants plus âgés ignorèrent que leur petite sœur avait été distincte d'eux-mêmes. On peut donc supposer à quel point il est inadmissible que des étrangers ou des médiums publics aient pu avoir vent de la chose. Je me rendis à Redhill et comme j'étais assise, après dîner, avec les Keningale Cook, le sujet du Spiritisme tomba sur le tapis et j'appris que la femme était un

puissant médium à transe, ce qui m'intéressa beaucoup, car, jusque-là, je n'avais pas vu d'expériences de cette médiumnité particulière. Dans la soirée nous tinmes séance ensemble et Mme Cook étant tombée en transe, son mari sténographia ses paroles. Plusieurs vieux amis de leur famille parlèrent par elle et j'écoutais avec cette insouciance que l'on apporte aux conversations étrangères, quand mon attention fut attirée sur le médium qui, se levant subitement de son siège, tomba devant moi à genoux, baisant mes mains et ma figure et sanglotant violemment tout ce temps.

J'attendais afin de comprendre ce que signifiait cela alors que ces manifestations cessèrent soudainement et le médium retourna à son siège. La voix d'un de ses guides dit que l'esprit était incapable de parler par excès d'émotion, mais essaierait plus tard dans la soirée. J'avais presque oublié cette circonstance en écoutant les autres communications quand je fus alarmée en entendant le mot « Maman » soupiré plutôt que parlé. J'étais sur le point de faire quelque réponse troublée quand le médium éleva la main pour commander le silence et la communication suivante fut écrite par M. Cook pendant que les paroles étaient prononcées. (Les phrases entre parenthèses sont mes réponses.)

— « Mère ! je suis Florence; je suis bien contente. J'ai besoin de sentir « que j'ai toujours une mère. Je suis si isolée ! Pourquoi serais-je ainsi ? « Je ne puis pas bien parler. Je veux être comme une de vous. J'ai le désir « de savoir que j'ai une mère et des sœurs. Je suis si loin de vous toutes à « présent ! »

— (« Mais j'ai toujours pensé à vous, mon cher bébé mort. »)

— « C'est juste cela, votre bébé. Mais, je ne suis plus un bébé, maintenant. Je tâcherai de m'approcher davantage, on me dit que je le pourrai. « Je ne sais si je serai capable de venir lorsque vous êtes seule. Tout est si « sombre ! Je sais que vous êtes là, mais si imparfaitement ! J'ai grandi « seule par moi-même. Je ne puis dire que je sois malheureuse, mais je « sens le besoin d'être plus près de vous. Je sais bien que vous pensez à « moi, mais comme à une petite fille; vous ne vous doutez pas de ce que « je suis, vous m'avez vue, parce que, dans mon amour, je me suis contrainte à venir vers vous. Je ne suis pas encore allée parmi les fleurs « mais bientôt j'y pourrai aller si ma mère me vient en aide. Tout ce qui « pouvait m'être donné, je l'ai reçu, mais, plus tard, je recevrai davantage... » Ici elle parut incapable de continuer.

— (« Est-ce que le chagrin que j'ai éprouvé avant votre naissance « affecte votre esprit, Florence ? »

— « Simplement, comme toutes choses influent sur d'autres. J'ai naturellement ressenti les effets de cette douleur puisque j'étais en vous. Je

« serais plus à vous qu'aucun de vos autres enfants si je pouvais me rapprocher de vous... tout près. »

— (« Je ne puis vous entendre parler si tristement, ma chérie ; j'ai toujours cru que vous, au moins, étiez heureuse au ciel.)

— « Je ne suis pas au ciel, mais cela arrivera un jour, mère, je ris en disant cela, lorsque nous irons ensemble, dans ce beau ciel où nous cueillerons les *blue flowers*, les fleurs bleues. « On est si bon pour moi, ici mais, si votre œil ne peut supporter la lumière du jour, vous ne pouvez admirer ni les boutons d'or ni les marguerites. »

Ce n'est que plus tard que j'appris que, dans le langage des esprits, les fleurs bleues sont le symbole du bonheur. Je lui demandai ensuite si elle pensait pouvoir écrire par ma main.

— « Je ne m'en crois pas capable. Pourquoi ? Je ne sais pas. »

— (« Connaissez-vous vos sœurs Eva et Ethel ?)

— « Non, non... puis, d'une voix fatiguée : Le lien de la fraternité « n'existe que par la mère. Cette sorte de fraternité n'est pas durable « parce qu'il en existe une plus élevée. »

— (« Voyez-vous jamais votre père. »)

— « Non, il est loin, très loin ; je l'ai vu une fois, pas plus ; mère chérie, il « m'aimera quand il viendra ici ; on me l'a dit, et ici, l'on dit toujours la « vérité. Je ne suis qu'une enfant encore, mais si petite, cependant. Il me « semble être doublement composée, d'une enfant ignorante en même temps « que d'une femme avancée. Pourquoi ne puis-je pas parler en d'autres « endroits ; je l'ai désiré et j'ai essayé, j'y ai presque réussi, mais cela me « semble si facile de parler, maintenant ; ce médium me semble si différent. »

— (« Je désire que vous puissiez venir à moi quand je suis seule, Florence. »)

— « Vous me connaîtrez, je viendrai, mère chérie, ici surtout ; chez vous « je viens, mais pas de la même manière. »

Elle me parlait d'une voix si plaintive et mélancolique que Mlle Cook, pensant qu'elle me causait de la peine, lui dit : « Ne faites donc pas votre situation plus triste qu'elle n'est en réalité. »

Sa réponse fut très remarquable : « Je suis comme je suis, amie ! Quand « vous viendrez ici, vous trouverez que cette tristesse a une cause et vous « ne serez pas capable de la changer en vous plongeant dans des plaisirs « matériels. Le monde dans lequel nous vivons fait notre tristesse ; ce ne « sont pas des raisons inappréciées de nous qui nous font mal, c'est l'état « dans lequel nous naissons. Mère, vous dites que je suis morte sans péché, « cela ne signifie rien, j'étais née dans cet état ; si j'avais vécu, je vous aurais « causé plus de peines que vous ne pouvez le croire. Je suis mieux ici, je « n'étais pas faite pour la lutte de la vie et l'on m'y a soustraite. Mère, il « ne faut pas que cela vous attriste, il ne le faut pas. »

— (« Que puis-je faire pour vous rapprocher de moi? »)

— « Je ne sais ce qui peut me rapprocher de vous, mais j'y suis déjà « aidée par cet entretien. Il y a des degrés plus lumineux à chaque pas et « je crois en avoir gravi un en ce moment. Oh! que les enseignements « divins sont mystérieux! Mère, cela ne vous semble-t-il pas étrange d'en- « tendre dire « à votre baby » toutes ces choses, comme si elle les connais- « sait? Je m'en vais, adieu! »

Et Florence s'en alla. La voix qui parla ensuite fut celle du guide du médium et je lui demandai de vouloir bien me donner le signalement de ma fille comme elle lui apparaissait. Elle répondit : « Son visage est abattu, « nous avons essayé de l'encourager, mais elle demeure triste; l'état dans « lequel elle est née en est la cause. Chaque difformité physique est la mar- « que d'une condition morale; un corps faible n'est pas nécessairement la « marque d'un esprit faible, mais sa prison, car, autrement, l'esprit pourrait « être trop passionné. Il vous est impossible de juger par la difformité du « corps de quelle nature est celle de l'esprit. Parce qu'un cancer ravage la « chair, il ne s'ensuit pas qu'il attaque l'esprit; mais l'esprit trop exubérant « peut avoir besoin d'un cancer corporel pour le réfréner. »

J'ai copié cette conversation mot pour mot sur les notes prises pendant qu'elle avait lieu, et je tiens à rappeler que ni M. Keningale ni sa femme ne savaient que j'avais perdu un enfant, qu'ils n'étaient jamais venus chez moi, ni n'étaient en relations avec aucun de mes amis. Il faut tout au moins reconnaître, et le plus sceptique en conviendra, qu'il y a là une coïncidence bien remarquable que je pusse recevoir une telle communication des lèvres d'un parfait étranger. Une seule fois, après celle-ci, Florence communiqua avec moi par la même source. Elle trouva, près de nous, des médiums sympathiques, et, naturellement, elle s'en servit.

∴

La seconde occasion fut presque plus convaincante que la première. J'allai, un après-midi, consulter mon avoué en toute confidence pour savoir comment je devais agir dans une circonstance très pénible et il me donna son avis. Le lendemain matin, comme je me mettais à table pour déjeûner, Mme Cook, qui était toujours à Redhill, entra précipitamment chez moi en s'excusant du peu de cérémonie de sa visite, pour ce motif, qu'elle avait reçu, la nuit précédente, un message que Florence l'avait priée de me transmettre sans retard. Il était ainsi conçu : « Dites à ma mère que j'étais avec elle aujour- d'hui, chez son homme d'affaires et qu'elle ne doit pas suivre l'avis qu'il lui a donné car il en résulterait un mal et non un bien. » Mme Cook ajouta : « Naturellement, j'ignore ce dont Florence veut parler, mais j'ai pensé,

puisque je venais à Londres, qu'il valait mieux vous faire connaître immédiatement cette communication. »

La valeur de cette anecdote n'est pas dans le texte; le mystère est dans le fait d'une entrevue secrète ayant été surprise et commentée. Mais la vérité est qu'ayant une confiance plus grande dans mon guide visible que dans « l'invisible », je m'en tins à son conseil et je le regrettai toujours par la suite.

∴

La première conversation que je tins avec Florence eut un grand effet sur moi. Je savais déjà que, pour n'avoir pas su résister à ma douleur, j'avais causé la mort prématurée de son corps, mais jamais je n'aurais pensé que son esprit pût en subir les conséquences dans le monde invisible. Ce fut pour moi un avertissement (comme ce serait pour toutes les mères) de ne pas prendre sur elles la solennelle responsabilité de la maternité sans être prêtes à sacrifier leurs propres chagrins pour l'amour de leurs enfants. Florence m'assura toutefois que ses communications avec moi, dans ma condition actuelle, plus heureuse, sortiraient bientôt son esprit de l'état de dépression où il était encore, ce qui me détermina à saisir conséquemment toute occasion de la voir et de lui parler.

Pendant l'espace de douze mois j'assistai à de nombreuses séances avec divers médiums et mon « enfant esprit » comme elle s'appelait elle-même, ne manqua jamais de se manifester par leurs influences quoique, bien entendu, de différentes manières.

Avec les uns, elle ne faisait que me toucher et toujours avec une main d'enfant que je pouvais reconnaître pour la sienne, ou bien elle mettait sa bouche sur la mienne de manière à me faire sentir la cicatrice de sa lèvre; avec les autres, elle parlait ou écrivait, ou montrait son visage, mais jamais je n'assistai à une séance à laquelle elle omît de signaler sa présence.

∴

Une fois, dans une séance obscure tenue par M. Charles Williams, après que ma voisine Mme Archibald Campbell et moi sentîmes plusieurs fois nos robes tirées comme pour attirer notre attention, l'obscurité s'ouvrit devant nous et mon enfant parut nous souriant comme en un rêve heureux, sa belle chevelure flottant autour de ses tempes et ses yeux bleus fixés sur moi. Elle était vêtue de blanc mais nous ne vîmes rien de plus que sa tête et son buste autour duquel ses mains soutenaient sa draperie. Lady Archibald la vit aussi distinctement que moi.

∴

Dans une autre occasion, M. William Eglinton me proposa d'essayer de me procurer l'écriture d'esprit sur son bras. Il me pria d'aller dans une autre chambre et d'écrire le nom de l'ami que j'affectionnais le plus dans l'autre monde, sur un bout de papier quelconque, de le tordre d'une façon serrée puis de le mettre derrière lui. J'écrivis le nom de John Powles. Quand je revins vers M. Eglinton, il découvrit son bras, puis présentant le papier à la flamme d'une bougie jusqu'à ce qu'il fût complètement carbonisé, il frotta sa peau avec les cendres.

Je savais ce qui allait arriver ; le nom écrit sur le papier devait être reproduit en lettres rouges ou blanches sur le bras du médium. Le sceptique dira que c'est un truc dû à la lecture de pensées et que le médium connaissant ce que j'avais écrit avait dû préparer l'écriture durant mon absence. Mais à la surprise de ce sceptique, à celle du médium, des témoins et à la mienne, quand M. Eglinton secoua les cendres de son bras, nous pûmes lire ces mots tracés d'une main hardie, sans embarras : « Florence est la plus aimée » comme si « mon enfant esprit » m'avait voulu donner une gentille réprimande pour avoir écrit un autre nom que le sien.

∴

Il me semble curieux, à présent que je regarde en arrière, de me rappeler combien elle était mélancolique la première fois que je la vis, car aussitôt qu'elle eût établi avec moi des communications ininterrompues, elle développa le plus joyeux petit esprit que j'aie jamais connu et, quoique son enfance soit passée maintenant, et qu'elle soit devenue une femme digne et réfléchie, je la retrouve heureuse et joyeuse.

Elle s'est largement manifestée à moi par la médiumnité de M. Arthur Colman. Je l'ai vue, durant une séance obscure, dans un tout petit cercle privé, le médium étant soigneusement tenu et attaché tout le temps, courir tout autour de la chambre, comme une enfant qu'elle était, parler à chaque assistant qu'elle embrassait tour à tour, retirer les housses du sofa et des chaises, et les empiler sur le milieu de la table, changer les ornements de chacun, plaçant les cravates des messieurs autour du cou des dames ou suspendant les boucles d'oreilles des dames aux boutonnières des messieurs, absolument comme elle aurait pu le faire si elle avait encore été parmi nous petite enfant heureuse sur la terre. Je l'ai vue venir dans l'obscurité s'asseoir sur mes genoux, m'embrasser la figure et les mains et me faire sentir le défaut de sa bouche en la collant sur la mienne.

∴

Par une claire soirée le 9 juillet, mon anniversaire, Arthur Colman vint

nous faire à l'improviste, une aimable visite, et, comme j'avais quelques amis, il nous offrit de nous donner une séance.

Il était impossible de faire l'obscurité complète dans la chambre, les fenêtres n'ayant que des stores, mais nous les baissâmes complètement et nous assîmes dans le coin le plus sombre.

La première chose que nous entendîmes fut la voix de Florence qui chuchota : « Un cadeau pour Mère chérie » « pour son anniversaire » et un objet fut placé dans ma main. Puis, passant près d'une dame assise à côté de moi elle laissa tomber quelque chose dans sa main en disant : « Et un présent pour l'amie de « mère chérie ». Je reconnus tout de suite au toucher ce que Florence m'avait donné; c'était un chapelet de grains et, sachant que souvent, dans de telles circonstances, ces objets sont simplement apportés d'une chambre dans l'autre, je pensai que c'était un chapelet pris sur la cheminée de mon salon et je le dis.

La voix d' « Aimée », le guide le plus intime du médium, me répondit : « Vous vous trompez, Florence vous a donné un chapelet que vous n'avez « jamais vu. Comme elle était très désireuse de vous faire un cadeau pour « votre anniversaire, je lui ai donné le chapelet qui a été enterré avec moi. « Il vient de mon cercueil où je le tenais entre mes mains. Tout ce que je « vous demande, c'est que vous ne le fassiez pas voir à Arthur jusqu'à ce « que je vous le permette. Il n'est pas bien à présent et cette vue le boule- « verserait. »

Je fus grandement étonnée, mais, naturellement, je suivis ses instructions et, dès que j'eus le loisir d'examiner ce chapelet je constatai effectivement qu'il m'était inconnu et n'avait jamais été chez moi.

Le présent qu'avait reçu mon amie était une grande topaze non sertie. Le chapelet était en bois sculpté et acier. Au bout de quelques mois, je reçus l'autorisation de le montrer à Arthur Colman qui le reconnut immédiatement pour l'avoir placé lui-même dans les mains d'Aimée quand on la mit dans son cercueil, et, voyant combien la vue de ce cher souvenir l'affectait, je regrettai de lui en avoir parlé. Je lui offris de lui restituer ce chapelet, mais il le refusa et il est toujours demeuré en ma possession depuis.

∴

Mais, la question la plus grave, c'était la preuve irréfutable de l'identité de l'esprit qui communiquait avec moi dans ce corps que j'avais mis au monde; elle était encore à démontrer.

M. William Harrisson l'éditeur du « *Spiritualist* » qui, après dix-sept ans de patientes recherches dans le spiritisme, n'avait jamais obtenu une preuve personnelle du retour de ses amis ou parents, me fit savoir par un mot qu'il avait reçu un message de son amie récemment décédée, Mme Stewart, l'in-

formant que s'il obtenait une séance du médium Florence Cook en compagnie de deux connaissances en harmonie d'esprit et d'intelligence, elle ferait son possible pour lui apparaître dans sa forme terrestre et lui offrir la preuve qu'il cherchait depuis si longtemps.

M. Harrison me demandait, en conséquence, si je voulais bien me joindre à lui et à Miss Kislingbury, secrétaire de l'*Association Nationale Britannique des Spiritualistes*, pour tenir séance avec Miss Cook, qui voulait bien m'agréer et que nous nous rencontrerions dans l'une des chambres de l'*Association*, dans le but proposé.

C'était une très petite chambre d'environ huit pieds sur seize, sans tapis ni meubles à tel point que nous y transportâmes trois pliants pour notre commodité. Dans l'un des angles, à deux pieds du plancher, ou à peu près, nous clouâmes un vieux châle noir et plaçâmes derrière un coussin afin que Miss Cook pût y appuyer la tête. Miss Florence Cook, qui était une brunette de taille mince, de figure chétive avec des yeux noirs et une chevelure qu'elle portait en une profusion de boucles, était vêtue d'une longue robe de mérinos gris garnie de rubans cramoisis. Elle m'informa, avant la séance, que, pendant ses dernières transes, elle était devenue très nerveuse, et avait pris l'habitude de se promener au milieu du cercle, et elle me demandait en amie, car nous l'étions devenues avec le temps, de bien la gronder si pareille chose se produisait et de lui ordonner de rentrer dans le cabinet comme si elle était une enfant ou un chien et je lui promis de le faire. Après que Florence Cook se fût assise sur le parquet derrière le châle noir qui laissait voir ainsi sa robe grise et posé sa tête sur le coussin, nous baissâmes un peu le gaz et nous assîmes sur les pliants. Le médium sembla d'abord très mal à l'aise et nous l'entendîmes faire des observations aux influences pour qu'elles agissent sans rudesse à son égard. Cependant en quelques minutes il se produisit un mouvement d'agitation du châle noir et une grande main blanche se montra à plusieurs reprises et se retira. Je n'avais jamais vu Mme Stewart, pour qui nous étions expressément en séance, pendant sa vie et je ne pouvais naturellement reconnaître sa main; mais nous remarquâmes tous combien elle était grande et blanche. Une minute après le châle fut soulevé et une figure de femme rampa sur les mains et les genoux de derrière le rideau, puis se mit debout et nous regarda. Il était impossible à la lumière faible et à la distance où elle se tenait de reconnaître ses traits aussi M. Harrison lui demanda si elle était Mme Stewart. La figure secoua, la tête négativement. J'avais perdu une sœur peu de mois auparavant, et la pensée me vint à l'esprit que ce pouvait bien être elle. — « Est-ce vous Emily ? » demandai-je; mais la tête fut encore secouée pour exprimer la négative; puis une semblable question, posée par Miss Kidlingbury concernant une de ses amies, obtint la même réponse. « Qui cela peut-il être ? »

fis-je remarquer à M. Harrison. — « Mère ! vous ne me reconnaissez pas ? » murmura Florence à voix basse.

Je m'élançai vivement pour m'approcher d'elle, m'écriant : « Oh ! mon « enfant chérie ! Je ne pensais pas que je pourrais vous rencontrer ici. » Mais elle dit : « Retournez à votre siège et j'irai vers vous. »

Je me rassis et Florence, traversant la chambre, vint s'asseoir sur mes genoux. Elle était moins vêtue, en cette occasion, qu'aucun des esprits matérialisés que j'eusse vus jusque-là. Elle ne portait rien sur la tête, mais ses cheveux, dont elle semblait avoir une grande profusion, tombaient sur son cou et couvraient ses épaules ; ses bras étaient nus ainsi que ses pieds et une partie de ses jambes ; le vêtement qu'elle portait n'avait ni forme ni style mais semblait fait de plusieurs aunes de mousseline douce et fine, enroulées autour de son corps de la poitrine jusqu'aux genoux. Elle était lourde et pesait au moins dix stones (environ 60 kilogs) ayant les membres bien remplis. De fait elle était alors et parut, pendant plusieurs années, de la taille et de la corpulence de sa sœur Eva dont j'ai toujours observé la ressemblance avec elle. Cette séance eut lieu à une époque où Florence avait eu dix-sept ans.

— « Florence, ma bien-aimée, dis-je, est-ce réellement vous ? » — « Tour- « nez le gaz, dit-elle, et regardez ma bouche. » M. Harrison fit ce qu'elle désirait et nous vîmes tous, distinctement, le défaut particulier de sa lèvre avec lequel elle était née, défaut, ferai-je remarquer, que plusieurs méde- cins les plus expérimentés dans leur profession, avaient déclaré si rare que jamais ils n'avaient entendu citer un fait semblable. Elle ouvrit aussi la bouche pour montrer qu'elle n'avait pas d'arrière-gorge.

J'ai promis, au commencement de mon livre, de me cantonner dans l'énon- ciation des faits et de laisser à mes lecteurs le soin d'en tirer eux-mêmes les déductions; je n'interromprai donc pas mon récit pour faire la moindre remarque sur cette preuve indiscutable. Je sais qu'elle me frappa de stu- peur et que je fondis en larmes.

A ce moment, Miss Cook, qui se lamentait et bougeait beaucoup derrière le châle noir, s'écria soudain : « Je ne puis rester en place plus longtemps. » Et elle vint se promener dans la chambre. Elle était là, debout dans sa robe grise à rubans cramoisis pendant que Florence, drapée de blanc était assise sur mes genoux, mais, ce ne fut qu'un moment, car, dès que le médium fut bien en vue, l'esprit prit son élan et disparut derrière le rideau. Me rappelant la recommandation de Miss Cook, je la grondai vivement d'avoir quitté son poste jusqu'à ce qu'elle rentrât en gémissant dans sa position première. Le châle était à peine refermé derrière elle que Florence reparaissait et s'attachait à moi disant : « Ne la laissez pas recommencer, « elle m'effraie tant. » Elle tremblait de tout son corps. — « Eh quoi ! Flo-

« rence, lui dis-je, est-il vrai que vous ayez peur de votre médium ? Dans « ce monde, pauvres mortels, c'est nous qui avons peur des esprits. » — « J'ai peur, qu'elle ne me renvoie, mère » murmura-t-elle.

Toutefois, Miss Cook ne nous dérangea plus et Florence resta avec nous plus longtemps.

Elle entourait mon cou de ses bras, posait sa tête sur ma poitrine en m'embrassant une douzaine de fois. Elle prit ma main, l'étendit et me dit qu'elle était sûre que je reconnaîtrais sa main quand elle la montrerait hors du rideau parce qu'elle ressemblait beaucoup à la mienne. Je souffrais de beaucoup d'ennuis en ce temps et Florence me dit que la raison pour laquelle Dieu avait permis qu'elle se montrât à moi avec sa difformité terrestre était pour me convaincre que c'était bien elle et que le spiritualisme était une vérité qui me donnerait du courage.

« Vous doutez parfois, me dit-elle, chère mère, et pensez que vos yeux et « vos oreilles vous trompent, mais maintenant, vous ne douterez plus. Ne « vous imaginez pas que je sois ainsi dans le pays des Esprits. Il y a long- « temps que je n'ai plus mon imperfection physique, mais je l'ai reprise ce « soir pour vous donner une grande preuve. Ne vous chagrinez plus, chère « mère. Souvenez-vous que je suis toujours avec vous et que personne ne « peut me renvoyer. Vos enfants terrestres grandiront et vous quitteront « pour s'en aller dans le monde, mais vous aurez toujours votre « enfant « esprit » auprès de vous. »

Je ne saurais dire combien de temps Florence resta visible ce soir-là, M. Harrison me dit ensuite qu'elle y était demeurée près de 20 minutes, mais sa présence irrécusable fut, pour moi, un fait si stupéfiant que je ne pouvais penser qu'une chose, c'est qu'elle était là, que je tenais dans mes bras, en ce moment, le petit enfant que j'avais déposé, de mes propres mains, dans son cercueil, qu'elle n'était pas plus morte que moi mais avait grandi et était devenue une femme. Ainsi, j'étais assise, mes bras serrés autour d'elle et mon cœur battant contre le sien, jusqu'à ce qu'enfin, le pouvoir venant à décroître, Florence fut obligée de me donner un dernier baiser et de se séparer de moi, me laissant stupéfaite et étourdie de ce qui m'était arrivé d'une façon si inespérée.

Deux autres esprits se matérialisèrent et apparurent après son départ ; mais comme aucun d'eux n'était Mme Stewart, cette séance fut pour M. Harrison une réunion manquée.

Je revis et entendis Florence en de nombreuses occasions, depuis celle que je viens de raconter, mais jamais plus avec sa bouche déchirée qui, m'assura-t-elle, n'affecterait plus aucun de nous désormais. Je pourrais remplir des pages du récit de ses gentilles caresses et de ses messages affec-

tueux, parfois solennels, mais j'ai dit sur cette histoire tout ce qui peut intéresser mes lecteurs.

Ça été pour moi un sujet d'étonnement de remarquer combien ses procédés de communications ont changé avec les années. Ce n'était qu'une simple enfant qui ne savait comment s'exprimer quand elle m'apparut en 1880 ; c'est une femme pleine de prudence et de tendres prévenances qui revient à moi en 1890. Lorsqu'elle atteignit l'âge de dix-neuf ans, en 1879, Florence me dit qu'elle ne grandirait, plus qu'elle ne vieillirait plus ni en années, ni en aspect et qu'elle avait atteint le sommet de la perfection féminine dans le monde des Esprits.

Cette nuit, veille de la fête de Noël, où j'écris cette histoire, elle est venue à moi et m'a dit : « Mère, ne vous laissez plus aller au cours de vos « tristes pensées. Le passé est passé, qu'il soit enseveli sous les bénédictions « qui restent sur vous ! ».

Et parmi les plus grandes de ces bénédictions je compte ma croyance à l'existence de mon cher « Enfant Esprit ».

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction :

LÉOPOLD DAUVIL.

REMERCIEMENTS

Mme Roggiéro nous fait savoir que notre appel a été entendu ; elle remercie les bons cœurs qui lui sont venus en aide pendant la mauvaise saison et appelle sur eux les bénédictions d'en-haut, regrettant de ne pas pouvoir écrire à chacun, en étant empêchée.

La Direction connaît les donateurs mais craindrait de froisser leurs sentiments charitables et fraternels en donnant leurs noms. Elle ne peut que joindre ses remerciements à ceux de notre sœur si affligée et si digne d'intérêt.

P. L.

NOTE DE LA RÉDACTION

A notre grand regret nombre de bons articles, commencés en janvier, février et mars n'ont pu trouver place dans la *Revue* d'avril et dans celle de ce mois. Ils passeront en juin, un de nos collaborateurs cédant son tour pour permettre à nos lecteurs de suivre les idées émises par nos frères en spiritisme, M. Rouxel, le vaillant lutteur (qui aida de sa plume notre regretté

directeur, M. P. G. Leymarie) et notre jeune collaborateur M. Porte du Trait des Ages, dont les articles nous ont valu quelques bonnes lettres.

Notre ami, M. Algol, nous donnera, en juin, un article qui n'a pu passer ce mois-ci.

LA RÉDACTION

LE MÉDIUM ROUGE

Mme Louise Bellet chez « Bonne Maman ».

Sous ce titre devait paraître, dans ce numéro, le compte rendu de la séance du 11 avril, à laquelle Mme Rufina Nœggerath nous avait convié.

L'abondance des matières, d'une part, et le départ précipité d'un collaborateur qui n'a pu remettre, pour cette cause, son article à plus tard, nous ont obligé de reporter en Juin le compte rendu de cette séance vraiment intéressante, pendant laquelle toutes les précautions ont été prises pour se mettre en garde contre les supercheries ou les farces de l'*Inconscient*.

Nos fidèles abonnés et lecteurs voudront donc bien nous excuser ce retard involontaire. D'ailleurs ceux de Paris et environs trouveront Mme Louise Bellet (le médium rouge), à son domicile tous les jours, de midi à 6 heures, 7, rue Condorcet, à Paris et auront là des preuves et des certificats ou attestations.

LA RÉDACTION.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album		1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure		1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre.	1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . .	depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.		
Photographies spirites, obtenues par William Crookes.	1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et		2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)..... 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8° de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité..... 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt..... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché 10 fr., relié 12 fr. 50 (*Epuisé*).

Ouvrage in-18°, carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques.
Préface de Flammarion..... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Denis (**Léon**). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

Espérance (E. d'). Au pays de l'Ombre. 1 vol. de 360 pages, orné de 28 planches hors texte ; traduit de l'anglais par A. B..... 4 fr.

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt..... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Marlin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition, López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zuleta 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando no 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur. Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, no 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.